

DANSE

Réinventer le corps

Page E 4



CINÉMA

Une allégorie danoise sur la violence de l'Amérique

Page E 8

LE DEVOIR

CABIER
E

CULTURE

EXPOSITION

Autoportrait avec bobines

Des cinéastes remontent des extraits de films québécois pour tendre une œuvre-miroir à leur société

STÉPHANE
BAILLARGEON

Ah! la question nationale... Un vaste programme, comme dirait l'autre. Une idée phare, une obsession, un invariant de la pensée québécoise, un concentré pur jus de notre *weltanschauung* rien qu'à nous. Pourtant, à bien y penser, le thème est loin de maculer les productions culturelles. La question a été expulsée des planches il y a très, très longtemps. Elle n'intéresse pas la fiction télé. Dieu merci, sauf erreur, il n'existe aucune chorégraphie sur le sujet... Le grand

Après le premier référendum, le problème est complètement balayé des écrans

ou ne traitant pas — du thème. «C'est d'une simplicité déconcertante. La question nationale est le ciment fondateur de la cinématographie québécoise du début des années 1960 à 1980. La cause se retrouve dans tous les films de fiction et dans d'innombrables documentaires. Après le premier référendum, le problème est complètement balayé des écrans. Le cinéma se tourne vers le Québec inc., la planète, les problèmes écologiques, n'importe quel sujet sauf celui-là. Il faudra attendre la fin des années 1990, avec un film comme *No* de Robert Lepage, pour voir le thème réapparaître un peu, puis qu'il situe l'action en 1970, au moment des événements d'octobre.»

Le monomaniaque Pierre Falardeau constitue évidemment l'exception notable, le réalisateur d'*Octobre* et des *Elvis Gratton* creusant encore et toujours son sillon. Ce bœuf imperturbable travaille patiemment sa terre promise. «Il n'est pas représentatif, corrige M. Chouinard. Pierre Falardeau n'appartient à aucun courant, au contraire de ses prédécesseurs qui formaient des cohortes interrogeant la québecitude.»

Les deux «autres»

Ces réflexions surviennent après quelques jours passés en salle de montage. Le résultat sera présenté en primeur dans le cadre de *L'Aventure cinéma* (i.o. québécoise), début mai, au Musée de la civilisation de Québec (MCQ). L'exposition ambitieuse tiendra l'affiche pendant une année et demie.

«C'est un travail muséologique de type identitaire, précise Cécile Ouellet, chargée de projet au MCQ. Avant de traiter du cinéma, nous avons monté des expositions sur la chanson québécoise, le téléroman d'ici ou le hockey. Chaque fois, nous avons voulu tendre un miroir

VOIR PAGE E 2: AUTO PORTRAIT

24es Rendez-vous du cinéma québécois

EN OUVERTURE:

Que Dieu bénisse l'Amérique

SOURCE RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

Attiser le feu d'une histoire d'amour

ODILE TREMBLAY

Au cours des cinq dernières années, on a cru, d'une fois à l'autre, que la lune de miel entre les Québécois et leur cinéma était circonstancielle. Ça reposait d'abord sur le succès de *Séraphin*, puis sur celui des *Invasions barbares* et de *La Grande Séduction*. Mais la flamme refusait de s'éteindre. En 2004, les films-locomotives ne soutenaient plus seuls la cote d'amour, alors que plusieurs œuvres — dont aucune vraiment dominante — se partageaient les faveurs publiques.

Au regard des nouveaux records d'audience de l'année 2005 (18,1 % de part de marché pour nos films, en hausse constante), les observateurs n'osent plus désormais lancer: «C'est à cause de C.R.A.Z.Y.» Le phénomène dépasse manifestement l'impact d'un seul film. Notre septième art, d'abord confidentiel (4 % de parts de marché peu ou prou il y a cinq ans), est devenu très fréquenté.

Le bonheur des uns...

Les Rendez-vous du cinéma québécois surfent sur cette vague déferlante. Après tout, mieux vaut, pour un festival, se coller à un franc succès que de faire tapisserie avec une cinématographie en quête d'elle-même. Oui, le milieu de notre septième art a de quoi célébrer dans la liesse.

La directrice de la manifestation, Ségolène Roederer, admet que le succès du grand écran s'est nourri en partie de celui du petit. Les vedettes de la télé ont traversé du côté du cinéma, y exportant leur popularité. Autres facteurs favorables: des budgets de promotion accrus pour les films maison depuis cinq ans, la conquête des régions, une filmographie de plus en plus diversifiée, une confiance retrouvée des créateurs dans leurs forces, des attentes plus grandes de la part des spectateurs avec pression féconde sur les créateurs. À tous ces facteurs, ajoutez un zeste d'impondérable. «Les gens ont été emballés par les films à succès et ont continué à fréquenter leur cinéma», résume Raymond Bouchard, porte-parole des Rendez-vous depuis l'an dernier.

Pendant qu'on s'autocongratule, le milieu du film



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La directrice de l'événement, Ségolène Roederer

français s'arrache les cheveux. La part des films en provenance de l'Hexagone en nos terres a chuté en proportion de nos succès nationaux. La tarte francophone est occupée par nos films sur les grands écrans du Québec. Le vent souffle de notre bord. Autant en profiter.

Sur la scène internationale, les films québécois circulent dans les festivals, mais aussi dans les cinémas commerciaux à l'étranger. «C.R.A.Z.Y. a été vendu dans 48 pays, fait remarquer Denis Chouinard, prési-

dent des Rendez-vous. Un film de genre comme *Saint-Martyr-des-Damnés* a trouvé preneurs au Japon et au Brésil. Notre culture s'exporte.»

De cette dynamique, donc, les Rendez-vous sont ravis de recueillir les fruits. Du 16 au 26 février, ils accueilleront 150 réalisateurs, acteurs et artisans de notre septième art, plus le public, bien entendu. Seront projetés 198 films, primeurs et réchauffés de l'année, tous genres confondus, films d'acteurs, d'animation, documentaires, en long et en court, avec des tables rondes, des ronds-points de discussion, où divers thèmes seront abordés: le doublage, les tournages à Québec, le succès persistant de notre cinéma, etc.

Ségolène Roederer se dit particulièrement fière de la convivialité des rencontres. «L'industrie et les petits cinéastes indépendants trouvent une tribune d'échange au Bistro SAQ. La fête est pour tout le monde. Des liens se tissent.» Stars et débutants s'y trouvent côte à côte le temps d'une manifestation.

Portés par de pareilles conditions gagnantes, les Rendez-vous tablent sur le succès du Bistro à la Cinéma, courtisent les médias, veulent ratifier une large audience, évacuer davantage l'étiquette du petit milieu replié sur lui-même.

Rendez-vous multiples

Que faire aux Rendez-vous? Il y a d'abord la revue de l'année, avec les films qu'on a manqués. Même les cinéphiles les plus actifs ont raté des œuvres, surtout dans les champs du documentaire, de l'animation, du court métrage, si mal diffusés. Ségolène Roederer se dit ravie de représenter *Les États nordiques* de Denis Côté, film chouchou de la dernière édition, célébré ensuite dans plusieurs festivals. Place aussi aux primeurs. Les films d'ouverture et de clôture *Que Dieu bénisse l'Amérique*, de Robert Morin, une mosaïque de regards sur la peur et le crime, et *De ma fenêtre sans maison* de Maryanne Zéhil, sur l'exil et la mémoire. D'autres longs métrages de fiction sont lancés: *Tous les autres sauf moi* d'Ann Arson, sur le choc de la maternité, *Hiver* de Charles Barabé, abordant la quête de liberté, et *Steel Toes* de David Gow et Mark Adam, sur le choc des cultures.

VOIR PAGE E 2: CINÉMA QUÉBÉCOIS

• Culture •

Rouler carrosse



Odile Tremblay

Il y avait un monde fou dimanche dernier à l'expo *Catherine la Grande* au Musée des beaux-arts de Montréal. La cohue totale avec piétinement d'usage. De peur d'être reconduit *manu militari*, nul n'osait même frôler les entrelacs baroques du fameux carrosse du couronnement. On se contentait de se rincer l'œil sur le velours grenat, les angelots peints, les lions sculptés, les roues royales. Sans oublier la grosse couronne au pic du véhicule, sorte de cerise plantée sur ce gâteau.

Beau? Pas beau, le carrosse? On avait tellement lu partout que, fragile, difficile à transporter, le véhicule entreprenait un dernier voyage avant de regagner son cocon au Musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg. La question de son esthétique devenait délicate... Témoin précieux, visiteur de la dernière chance, monument mobile chargé d'histoire à respecter comme tel. Soit!

Quand même... Assez pompier, réflexion faite, à contre-courant du goût de Catherine de Russie pour

le néoclassicisme plus sobre, conçu avant son règne afin d'impressionner les serfs et les nobles de Saint-Petersbourg au passage de la glorieuse majesté. On s'impressionne à notre tour aujourd'hui, forcément. Ebahis, bousculés par la foule, les prunelles en mode clignotement. Le clou de l'expo n'est pas sa plus belle pièce. Qu'importe?

La monarchie demeure au Québec un concept incongru. Alors les fastes de Catherine II de Russie au XVIII^e siècle semblent issus d'un univers parallèle, insolite comme un conte de fées. D'où l'éblouissement.

Qu'on se déplace en Europe jusqu'à eux ou qu'ils se transportent ici, les trésors royaux au luxe extrême nous laissent babas. On n'a pas été élevés parmi les vestiges de ces empires-là. Cette expo, dans l'ensemble vraiment impressionnante, devrait fracasser chez nous des records d'affluence. Plusieurs des toiles que Catherine de Russie, grande collectionneuse devant l'Éternel, a acquises à travers toute l'Europe, souvent fort belles, trônent sur leurs cimaises. Ajoutez au menu des meubles gravés et dorés, des services de porcelaine au bleu lumineux, des tabatières ornées de pierres précieuses: l'environnement d'une reine. Place au tour du palais disparate, étourdissant. Mais que de questions sans réponses...

Intrigante figure, que celle de Catherine de Russie. On aurait aimé mieux cerner le personnage, à travers les panneaux explicatifs de cette expo. Un texte laisse entendre qu'elle avait sans doute participé à l'assassinat de son mari pour accéder au trône.

Information à peine lancée, jamais commentée.

Au sein des cours d'Europe, cette souveraine fut considérée comme une régicide et une dangereuse arriviste. Mais son caractère d'acier trempé, sa passion pour les arts, sa volonté de transformer Saint-Petersbourg en centre névralgique de haute culture, ont fait oublier de son vivant plusieurs de ses écarts de conduite, semble-t-il.

On se gratte aujourd'hui la tête, intrigués. Le régicide, après passage du temps, semble réclamer de plus belle notre indulgence. Quelque chose nous échappe. Comme un regard posé sur la morale du temps et du lieu.

Assassins ou non, les grandes figures féminines de l'histoire ont tout pour fasciner. De nos jours encore, si peu de femmes parviennent à graver les hauts sommets du monde politique... Alors autrefois, dans la Russie impériale... Ça prenait une personnalité de feu, des nerfs d'acier, la fibre mégalomane, la morale élastique et une énergie sans faille. En lisant à travers les lignes et les dorures de l'expo, on imagine l'existence de cette dame de fer: les vizirs à mettre au pas, le mari à trahir, les conjurations à déjouer, une vision culturelle à imposer, un peuple à brimer. Et des amants, par-dessus le marché...

Elle n'était pas jolie, Catherine de Russie, mais le pouvoir tient lieu de charme, pour un sexe comme pour l'autre. L'usage du trône doit enseigner ces évidences-là. Imposer ses favoris à la cour dans l'univers machiste que l'on devine relevait en tout cas du

tour de force. Ses mœurs si libres ne sont pas commentées non plus. Promis! On s'achète une biographie de la Grande Catherine.

L'expo aborde les liens tissés entre art et pouvoir. Un mécénat royal tirant son éclat des maîtres du pinceau et du ciseau. On songe que ces élites s'enrichissaient avec le sang des peuples. Et plus les tyrannies étaient absolues, plus les palais regorgeaient de richesses, plus le mécénat pouvait fleurir. Sans les rois, les papes, et les puissants, combien d'œuvres d'art majeures n'auraient jamais été commandées, préservées pour la postérité? Le paradoxe est là. Flottant.

On parcourt l'expo dans l'hiver montréalais en méditant sur le tempérament d'une femme d'exception, supérieure et sans scrupules, sur les splendeurs et les horreurs de la tyrannie, sur les grands artistes récupérés au fil du temps pour servir de socle aux monarchies. À tout ce que les textes affichés suggèrent sans nous le dire vraiment. Avec une pensée pour nos propres créateurs, parfois enrôlés à leur tour pour servir les bonzes des pouvoirs, le plus souvent creve-la-faim, aujourd'hui comme hier.

Catherine de Russie a cessé d'aimer la France en 1789, quand la révolution a éclaté là-bas. Son règne de faste réclamait le servage. Cette expo à sa mémoire nous rappelle avant tout à quel point la route de l'histoire de l'art fut pavée d'intrigues et de férocité, pour faire rouler les beaux carrosses dorés.

otremblay@ledevoir.com

AUTO PORTRAIT

SUITE DE LA PAGE E 1

à la société, suivre son évolution à travers son imaginaire et ses représentations.

L'Aventure... en question remontera aux origines du 7^e art, en 1895, quelques mois à peine après l'invention des frères Lumière, qu'un technicien était venu présenter à Montréal. La traversée au pas de charge utilisera des dizaines d'objets, des costumes comme des affiches, mais aussi ces extraits de films québécois remontés par des pros, comme M. Chouinard, qui a également traité du thème de l'altérité.

Le portrait de groupe avec bobine se déploiera autour d'une douzaine de thèmes au total. La conception du florilège a été confiée à six réalisateurs: Sébastien Rose (la famille et les relations amoureuses), Louis Bélanger (rêver d'ailleurs et la religion), Pascale Ferland (la langue et le territoire), Eric Tessier (le vedettariat et les succès populaires), Manon Briand (la convivialité et l'humour). Ils ont reçu des heures d'extraits prémachés et fait leur propre recherche. Ils accoucheront à terme de collages d'une dizaine de minutes chacun. Le travail se poursuit et le musée n'a pu fournir de copies des deux ou trois séquences déjà montées.

«Je ne vais pas proposer une lecture narrative du thème de la langue, dit la documentariste Pascale Ferland. Les morceaux choisis rebondissent les uns sur les autres dans une dynamique éclatée traitant aussi bien des aspects poétiques que politiques du sujet.»

Son autre thème sera par contre traité chronologiquement, des références positives à la colonisation dans les années 1930 jusqu'aux récentes préoccupations écologiques où la terre est carrément pillée. «À la longue, les films comme L'Erreur boréale de Richard Desjardins craignent pour la perte du territoire, dénoncent les coupes à blanc et les effets néfastes de l'industrialisation», résume la cinéaste.

Les renversements de perspectives se multiplient. En jouant de la colle et des ciseaux autour de la question de l'altérité, Denis Chouinard a laissé tomber, faute de temps, les références cinématographiques à l'Américain pour se concentrer sur les rapports à deux «autres», l'autochtone d'un côté, l'immigrant de l'autre, soit les premiers et les derniers arrivants, quoi. «J'ai observé une mutation profonde sur une cinquantaine d'années, entre l'image coloniale de l'Amérindien jusqu'au portrait plus attentif après la crise d'Oka, qui marque une point tournant», explique-t-il en citant avec déférence et admiration «tout le cinéma» d'Arthur Lamothé, passé d'ailleurs du documentaire à la fiction pour traiter de la présence et des réalités autochtones. Du tac au tac, il regrette que les cinéastes amérindiens demeurent si peu nombreux. «C'est une honte qu'on ne leur ait pas donné plus tôt

des outils de production pour qu'ils se filment et mettent en question leur rapport aux Blancs.»

Etrangement, dans cette terre du Nouveau Monde, dans cette ville d'accueil multiculturelle, l'immigrant brille par son absence dans la cinématographie nationale, sauf pour de très rares exceptions, comme dans certains films de Michel Brault (*Shabbat Shalom*, *Les Noces de papier*). «Le nouvel autochtone, si je puis dire, fait peur lui aussi, dit le cinéaste-monteur. On ne sait pas pourquoi il s'installe ici, quelles sont ses idées et ses croyances, comment il vote.»

Le *Nég* de Robert Morin (2002) a secoué l'aveuglement volontaire. «Le film dit en somme que la peur de l'autre demeure très forte en dehors de Montréal, chez les Québécois de souche.» Denis Chouinard a lui-même réalisé *L'Ange de goudron*, une œuvre traitant de la «question arabe», malheureusement sortie après les attentats du 11 septembre 2001. En entrevue, il rend hommage à Denys Arcand pour *Le Confort* et *l'Indifférence*, qui donnait, lui, la parole aux immigrants.

Surtout, comme sa collègue Pascale Ferland, Denis Chouinard cite avec admiration des travaux de l'Office national du film (ONF), une des fiertés culturelles de ce pays, au même titre que le Cirque du Soleil, l'OSM ou le Centre canadien d'architecture. Les succès populaires récents de la cinématographie nationale l'impressionnent, sans toutefois le duper sur une certaine réalité de cette percée. Pour lui, la reprise récente des grands succès des années 1950, comme *Aurore* ou *Un homme et son péché*, s'explique d'abord et avant tout par l'appât du gain. Il prédit d'ailleurs qu'on en verra bien d'autres, de *Ti-Coq* à une adaptation possible de *Menaud maître draveur*. Seulement, l'essentiel n'est pas là.

«Nous [les cinéastes québécois] sommes capables de tout faire et de bien faire dans tous les genres, dit-il fièrement. Nous recommençons à avoir de l'audace après les très pénibles années 1980. Nous pouvons être particulièrement fiers de concurrencer les grandes productions hollywoodiennes. Notre petite collectivité a produit une cinématographie originale, certaines œuvres ont reçu de très grandes récompenses.»

C'est le cas de Denys Arcand, bien sûr, primé aux Césars comme aux Oscars avec ses *Invasions barbares*. Un autre miroir cruel tendu à sa société, où la question nationale brille encore par son absence. «Plus ça change, plus c'est pareil, conclut M. Chouinard. Denys Arcand pourrait refaire *Le Confort* et *l'Indifférence* aujourd'hui. Ce cinéaste a mis le doigt sur une grande réalité de notre mentalité. Les Québécois ne changent pas tant que ça, avec leur désir de s'affirmer comme peuple et leur grande peur du risque.»

Le Devoir



SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

Nô, de Robert Lepage

CINÉMA QUÉBÉCOIS

SUITE DE LA PAGE E 1

Du côté des documentaires et des courts et moyens métrages, les premières se multiplient aux Rendez-vous. À surveiller entre autres: *Poupée Graal* de Brigitte Nadeau, sur l'univers des poupées Barbie, *Louisiane pour mémoire* de Mireille Dansereau, voyage dans le souve-

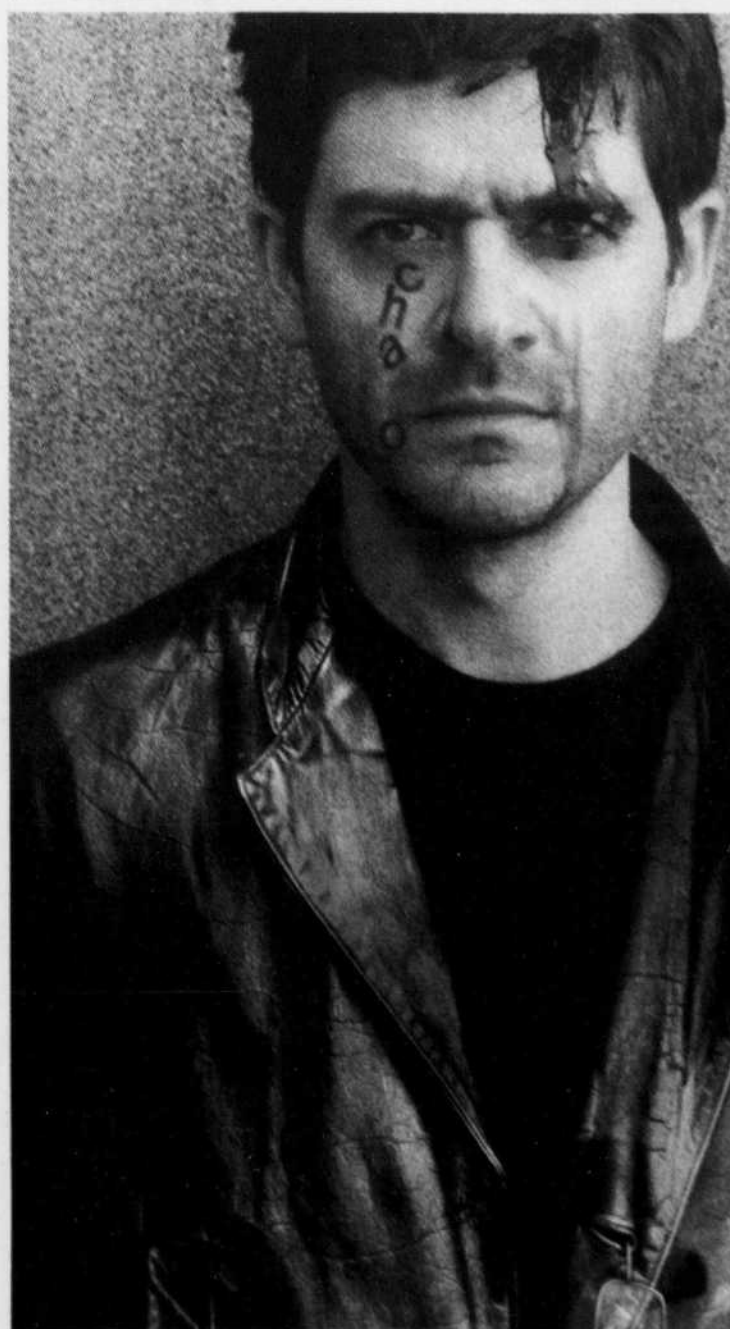
nir des bayous, *La Classe de madame Lise* de Sylvie Groulx, sur une institutrice de première année dans une école multiculturelle de Montréal. D'autres documentaires abordent l'univers des arts, comme *Confession des masques* de Ian Lauzon, sur l'intégrité compromise de l'artiste, ou *Un sur mille* de Jean-Claude Coulbois, essai sur l'univers

passionné de l'homme de théâtre pamphlétaire René-Daniel Dubois.

Par-delà les œuvres, les ateliers et les célébrations de son programme, les Rendez-vous mettent aussi le cap sur 2007, année de leur 25^e anniversaire. Des projets sont en cours: accrocher la cérémonie des Jutra, nos Oscars québécois, à la queue des Rendez-vous. En 2006, la télédiffusion des Jeux olympiques empêche les deux manifestations de se marier, et les Jutra ne se dérouleront que le 19 mars, trois semaines après la fin des Rendez-vous, ce qui dilue la célébration. «Mais dans l'avenir, on va se rapprocher», précise Ségolène Roederer.

Le défi des Rendez-vous réside dans leur avenir. La manifestation sort de sa case de calendrier pour aller se promener. Depuis trois ans, la tournée de l'automne fait voyager les films québécois et leurs artisans. «On veut développer la tournée sur la scène internationale, avec des projets à travers les réseaux de distribution indépendants en Europe», précise Ségolène Roederer. Comme le cinéma québécois, les Rendez-vous en sont à l'heure de l'éclatement dans le monde.

Le Devoir



Le Théâtre d'Aujourd'hui présente

Visage retrouvé

Wajdi Mouawad // Marcel Pomerlo

avec Marc Béland

adaptation théâtrale Marie-Louise Leblanc
collaborateurs Nathalie Godbout, Nadia Bellefeuille, Lucie Bazzo, Érik Shoup

une création du Théâtre d'Aujourd'hui



En supplémentaire — jeudi 16 et vendredi 17 février

« Un parcours très touchant, très intimiste, qui parfois décolle dans un imaginaire troublant. » — Catherine Perrin, *C'est bien meilleur le matin*, SRC

« Marc Béland offre une performance francassante alors qu'il livre seul sur une scène dépouillée le texte de Wajdi Mouawad. » — Claudia Larochelle, *Le Journal de Montréal*

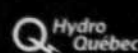
« Marc Béland, un comédien exceptionnel, un virtuose, qui a une présence physique indéniable. [...] Il est hypnotique, il est magnétique. » — André Ducharme, *Desoutils*, SRC

« La scénographie [...] laisse place à ce grand vertige dans lequel Marc Béland plonge tête première, nous avec lui » — Josée Bilodeau, *ICI*

« Mise en scène de Marcel Pomerlo, tout en lumière et en finesse » — Stéphanie Despatie, *Voix*

jusqu'au 11 février 2006 au Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis, Montréal (☎ Sherbrooke)
www.theatredaujourd'hui.qc.ca 514-282-3900

En partenariat avec



LE DEVOIR



L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DES SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR



Culture

THÉÂTRE

Pour laisser surgir la pensée...

Christian Lapointe met en scène un drame symboliste oublié chez Prospero: Axël, de Villiers de l'Isle Adam

MICHEL BÉLAIR

On connaît très peu le théâtre symboliste. Pour la majorité des amateurs, cela se résume en fait à l'époustouflante «fantasmagorie» de Denis Marleau sur *Les Aveugles* de Maeterlinck. Ou, plus souvent, à un paragraphe lu quelque part dans un gros livre racontant l'histoire du théâtre en Occident.

Pourtant, le jeune metteur en scène assis devant moi dans un café du centre-ville travaille en intermittence depuis quatre ans au type même du drame symboliste: *Axël*, de Villiers de l'Isle Adam. Cette production du Théâtre Péril prendra l'affiche au théâtre Prospero dans quelques jours et Christian Lapointe a tenté de m'expliquer ce qui l'a mené à monter ce texte qui n'a jusqu'ici connu que sept représentations depuis sa création à Paris en 1894...

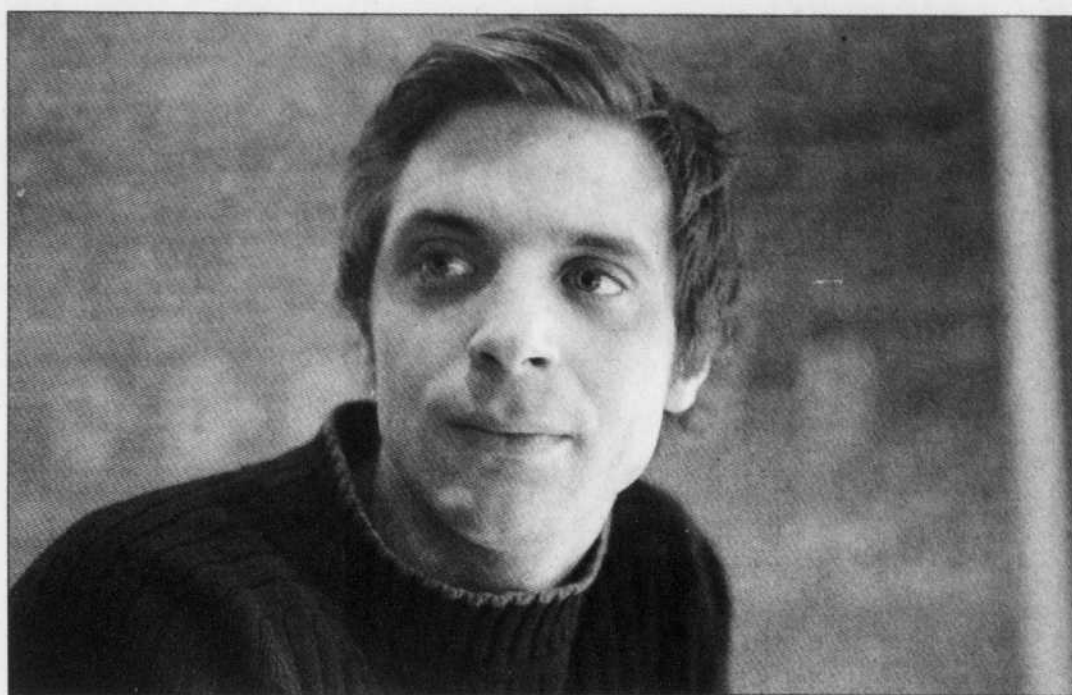
Un monument

«C'est par le poète et dramaturge irlandais William Butler Yeats [Prix Nobel de littérature en 1923] que je suis venu à Villiers de l'Isle Adam. Yeats, qui est un écrivain essentiel que j'ai monté à deux reprises déjà — Le Seuil du palais du roi, en 2003, et Trilogie, en 2001 — avec le Théâtre Péril. C'est lui qui cite quelque part une phrase d'*Axël*, qu'il a vue lors de sa création à Paris, et, je l'avoue, cela m'a complètement allumé.»

Cette phrase est assez percutante, c'est le moins que l'on puisse dire. Cela va comme suit: «Vivre? Les serviteurs feront cela pour nous.» C'est à partir de ce moment que Christian Lapointe décide de creuser l'œuvre de Villiers de l'Isle Adam. Il commence par *Axël*, puis il lit tout dans l'édition de la Pléiade. Rapidement, il est «subjugué».

«Ce fut une grande révélation pour moi: l'œuvre de Villiers de l'Isle Adam est dense, colossale! C'est une sorte de monument qui oblige à l'humilité... et j'ai tout de suite su que j'allais faire quelque chose avec ce texte réputé «in-présentable»... C'était il y a quatre ans. Quatre ans que je réfléchis là-dessus, que je me demande comment adapter ce monument en évitant de tomber dans le théâtre cérémoniel masqué cher à Yeats. Et nous voilà à sept jours de la première et, même si j'ai coupé près de 200 pages du texte pour n'en garder que la colonne vertébrale, on se dirige vers un spectacle d'au moins deux heures quinze, sans entracte...»

Lorsque je lui demande comment décrire le théâtre symboliste, il parle d'une sorte «d'esthétique du surréalisme». «C'est un théâtre «distant». On le verra autant dans le jeu des acteurs que dans la facture globale du spectacle, scénario, décor, etc. Un théâtre qui passe par l'évocation beaucoup plus que par l'illustration. On n'y fait jamais, par exemple, ce que l'on dit; comme dans *Les Aveugles*, où ce ne sont que des images que l'on voit sur scène. Rien de réaliste ici; le théâtre symboliste laisse passer la pensée. C'est le lieu du développement



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Christian Lapointe est un jeune metteur en scène qui se spécialise dans les trucs non jouables...

d'une pensée. Et l'acteur devient dans ce contexte une sorte de passeur; il ne joue pas la situation, il l'évoque. L'acteur n'est pas «quotidien», il est plus grand que nature. Après un mois de travail autour d'une table, j'ai dit aux comédiens qu'il fallait que leur personnage les joue et non l'inverse. Qu'ils devaient laisser passer le texte à travers leur corps... Mon rôle à moi, comme metteur en scène, est de les empêcher d'en faire trop et de faire en sorte que la pensée, que le propos du texte surgisse...»

Dans ce *Axël* qui s'installe dès mardi dans la grande salle chez Prospero pour une série de 10 représentations avant de poursuivre pour 15 autres au Périscope, à Québec, Christian Lapointe a donc choisi de travailler avec des comédiens plutôt qu'avec des masques. Peter Bataklijev, Lise Castonguay, Denis Lavalou et Paul Savoie seront là, bien en chair sur scène, dans un décor à demi virtuel construit à coups de projections qui, bien sûr, évoqueront, plutôt que de décrire, le sombre château dans lequel prend forme le drame de Villiers de l'Isle Adam.

Dense

Christian Lapointe est un jeune homme étonnant. Au départ, il m'a tout de suite abordé en déroulant une sorte de page-plage blanche entre nous, prêt à tout y mettre. Vibrant. Intense. Ouvert. Intransigent aussi par moments, cassant plutôt, cela va de soi. Il a beaucoup parlé, enflammé bien sûr par cet «accouchement» qu'il dit ne pas être «douloureux», mais qui lui triture l'estomac... On l'aura peut-être deviné, c'est un jeune metteur en scène qui se spécialise dans les trucs non jouables.

Il était finaliste aux Masques en 2003 pour *Sur le seuil du palais du roi* de Yeats. Il travaille régulièrement aux laboratoires du Carrefour international de théâtre de

Québec, pour lequel il prépare «un show sur la combustion humaine spontanée», rien de moins. En 2004, il a monté un petit texte de Gauvreau écrit dans le langage exploré: *Faisceau d'épingles de verre*. Dans quelques semaines à peine, une fois *Axël* volant de ses propres ailes, il part en Australie pour y remonter cet objet théâtral non identifiable, avec des danseurs cette fois. Il a travaillé aussi au Vietnam et, malgré son jeune âge, il a déjà monté Koltès, Sarah Kane, Tennessee Williams et Horowitz. Pas étonnant de l'entendre confier que, pour lui, le théâtre est une sorte de quête alchimique...

«Mais il ne faut pas croire, reprend-il, que le texte de Villiers de l'Isle Adam est réservé à des happy few, à une petite élite. Pas du tout! C'est un texte dense, oui, mais on pourra y suivre une histoire toute simple: celle de deux jeunes gens qui refusent l'endoctrinement. Ils vivent quelque part dans le passé tout autant que dans le futur — il ne faut pas oublier que Villiers de l'Isle Adam était un visionnaire —, dans une sorte de non-lieu, et l'intensité de leur passion les fait s'opposer à tout compromis. C'est un texte qui parle de mort et de suicide, qui nous ramène à l'essence même de la condition humaine. Ça se termine par une sorte de catharsis laissant

entendre le bourdonnement de la vie à l'extérieur du plateau...»

Est-ce que tout cela ne sera pas un peu déroutant? Lapointe soutient que non. «Même si Villiers de l'Isle Adam disait d'*Axël* que c'était un «récit dramatique en prose», nous sommes au théâtre, pas à la Société des arts technologiques (SAT)! Les spectateurs ne perdront pas tous leurs repères habituels. Certains seront peut-être surpris par l'incroyable poids des mots de cet écrivain fabuleux, mais la production est aussi une sorte de massage pour l'œil et pour l'oreille, et je pense qu'on accèdera au sens par les sens. Le spectateur a d'ailleurs un rôle important à jouer. Parce que si, pour le metteur en scène, monter du théâtre symboliste implique une complète réécriture de l'œuvre, le spectateur est invité à y plonger puis à tenter d'en sortir indemne.»

Souvenons-nous en...

Le Devoir

AXËL

Texte de Villiers de l'Isle Adam mis en scène par Christian Lapointe. Une production du Théâtre Péril présentée chez Prospero du 14 au 25 février puis au Périscope du 21 mars au 8 avril.

THÉÂTRE

Eugène Durif devant l'énigme Oreste

Le dramaturge français voit son *Meurtres hors champ* clore le cycle *Oreste* de l'*Opsis*

HERVÉ GUAY

(Meurtres hors champ) il y a une dizaine d'années.

Joint à la campagne alors qu'il y passait le congé scolaire hivernal en compagnie de ses trois fils, l'auteur dramatique français Eugène Durif parle de *Meurtres hors champ*, dont les représentations débutent bientôt à l'Espace Go, comme de sa pièce la plus énigmatique.

La cinquantaine bien entamée, Eugène Durif fait partie des nombreux auteurs du théâtre français contemporain qui ont tant de mal à s'imposer au Québec depuis une vingtaine d'années. À côté de Minyana, de Koltès et de Lagarde, qui ont trouvé un public, même restreint, la dramaturgie hexagonale n'a plus guère la cote de ce côté-ci de l'Atlantique. Abstraite, cérébrale, désincarnée, sombre, peu nuancée, les qualificatifs abondent mais n'expliquent pas complètement un déclin que rien ne semble pouvoir ralentir.

Familier des mythes anciens

La chose ne semble pas préoccuper outre mesure Eugène Durif, habitué de la marge, qui semble plutôt content qu'en France, son œuvre intéresse surtout de très petites compagnies et des créateurs dans la vingtaine. Il me cite l'exemple d'une toute jeune metteuse en scène, Karelle Prugneau, en train de travailler à Paris sur *Pauvre folle*, *Phèdre*, une autre de ses pièces où il est revenu sur un mythe ancien. Il s'enthousiasme de l'approche multidisciplinaire (danse, vidéo, performance) avec laquelle elle a abordé son texte. Il signale aussi qu'il vient de proposer une version d'*Edipe* destinée à une troupe de personnes handicapées mentales. Un travail très différent, précise-t-il, de celui qu'il a fait sur *Oreste*

«C'est un réalisme perturbé par le rêve et par les éléments archaïques de la tragédie»

«C'est un réalisme perturbé par le rêve et par les éléments archaïques de la tragédie, explique-t-il. Comme cette femme qui arrive et qui repart, et qui est à la fois une sorte de clocharde et une héroïne tragique. Il y a aussi ce corryphée qui veut dire quelque chose du monde, qui essaie de fixer ça dans la langue mais n'y parvient pas. Par là, cette pièce devient énigmatique, comme les rêves le sont, avec un mélange de choses très parlées, très triviales, et d'autres encore plus lyriques, très poétiques.»

La langue comme champ de bataille

En fait, le théâtre de Durif en impose surtout en raison d'une approche rigoureuse du langage. Quand il écrivait sa pièce, il se rappelle qu'il travaillait surtout sur des voix, des rythmes, une musicalité de la langue. Il s'en répétait les répliques, un peu à haute voix, dans sa tête. Dans le tragique, ce qui l'intéresse, c'est surtout

VOIR PAGE E 4: DURIF

OMNIBUS
Le corps du théâtre

OEIL POUR OEIL

SHAKESPEARE
L'histoire lamentable de
TITUS

PREVENTE. 2 billets pour 30 \$
Achetez avant le 28 février et
profitez de cette offre valable
pour les représentations du
1^{er} au 4 mars.

du 28 février au 25 mars 2006, 19 heures

Jean-Baptiste Asselin-Boulanger, Jean Boivin, Daniel Desjardins, Philippe Ducros, Sophie Foucher, Emma Haché, Christine LeBlanc, Didier Lucien, Denis Mercier, Isabelle Pastena, Charles Préfontaine, Martin Vaillancourt - Scénographie: Charlotte Bouleau - Costumes et accessoires: Jaber Lutfi et François Barbeau - Lumières: Mathieu Mercier - Texte sonore: Éric Forget - Maîtrise d'œuvre: Jean Asselin

Boissons et nourriture vendues sur place durant la représentation.

LE DEVOIR | 514.521.4191 | Régulier 24 \$ - Étudiant 19 \$
1345, rue Fullum, Montréal | Frontenac | mmeomnibus.qc.ca

Une coproduction du Théâtre Sortie de Secours et du Théâtre Teesri Duniya

BHOPAL
Récit d'une catastrophe oubliée

Texte de Rahul Varma
Traduction de Paul Lefebvre

Mise en scène
Philippe Soldevila

Interprétation
Pierre Gauvreau
Shalini Lal
Prasun Lal
France Larochelle
Richard Lemire
Tova Roy
Marie-France Tanguay
Amir Amirj - Musicien sur scène
Patrick Graham - Musicien sur scène
Aparna Sindhoor - Chanteuse et danseuse

Équipe de création
Conception sonore
Amir Amirj

Éclairage et conception décors
Christian Fontaine

Conception costumes
Marie-France Larivière

Assistance à la mise en scène
Céline Brassard

DU 31 JANVIER
AU 18 FÉVRIER 2006

Mercredi 8 février à 18 h
CARTES SUR TABLE - places limitées
Avant le spectacle, soupez et échangez avec
l'auteur et le metteur en scène.

espace LIBRE
1945 rue Fullum, Montréal
www.espacelibre.qc.ca
theatre@espacelibre.qc.ca
Billetterie (514) 521-4191

USINE C EN COLLABORATION AVEC LES PRODUCTIONS RECTO-VERSO

BIG ART GROUP (NEW YORK)
EN ANGLAIS AVEC SURTITRES EN FRANÇAIS

« (...) VÉRITABLE
TOURBILLON,
HOUSE OF NO MORE
DE CADEN MANSON
EMPORTE TOUT SUR
SON PASSAGE... »
LE MONDE, 4 NOVEMBRE 2004

USINE C HOUSE OF NO MORE

DE CADEN MANSON ET
JEMMA NELSON

DU 16 AU 18 FÉV. 06
3 SOIRS SEULEMENT.
À NE PAS MANQUER !

GUICHET 521.4493
ADMISSION 790.1245
WWW.USINE-C.COM

ATELIER/LABORATOIRE INTENSIF
DANS LE CADRE DE TEMPS
D'IMAGES, AVEC CADEN MANSON
ET JEMMA NELSON DU 14 AU 18
FÉVRIER 2006. NOMBRE DE
PLACES LIMITÉ. INSCRIVEZ-VOUS
MAINTENANT! 521-4198 POSTE 0

Culture

DURIF

SUITE DE LA PAGE E 3

la possibilité d'une violence dans la langue. En revanche, le récit original lui apparaît surtout comme un matériau à triturer, pour ne pas dire à malmenier, comme je le lui fais remarquer. Pour sa part, l'auteur affirme que, condamné à reprendre des histoires qui existent déjà, il a surtout voulu jouer avec elles. De plus, à l'époque, l'influence de Heiner Müller était très forte. Le poète dramatique allemand a justement beaucoup marqué l'auteur de *Meurtres hors champ*.

Je lui confie que la lecture de sa pièce, à cause de son caractère désordonné, du regard désillusionné porté sur l'humanité et des allusions au monde forain, m'a fait penser au *Woyzeck* de Büchner. La référence plaît beaucoup à Eugène Durif, qui voit des similitudes entre sa pièce et celle de l'auteur allemand du début du XIX^e siècle.

«Je suis obsédé par Woyzeck. C'est la pièce qui m'a amené à écrire du théâtre. Cette pièce est aussi une sorte de mystère. Büchner ne l'a jamais terminée. Ces fragments, dont nous ne connaissons pas l'ordre exact, offrent des possibilités illimitées. J'aime beaucoup le côté forain, la scène du bonimenteur, entre autres. Ce type de théâtre, un peu maladroît tout en étant poétique et assorti d'une adresse particulière au public, m'intéresse beaucoup... Et puis, avec Büchner apparaît brusquement un personnage populaire qui devient, malgré lui, un héros tragique.»

Interrogé au sujet de la manière dont sa pièce peut être jouée, Eugène Durif ne se mouille pas. Il avoue qu'il n'en sait rien. Il trouve même très chouette de ne pas avoir à la monter. Par le passé, il en a vu deux mises en scène en France. Il spécifie qu'elles étaient très différentes l'une de l'autre. Il se souvient également que la pièce divisait le public, qui adorait ou détestait.

La fin d'un cycle

Il se demande naturellement ce qu'en fera la directrice de l'Opsis, Luce Pelletier. Il dit avoir apprécié

ce qu'il sait de son approche lors des rares contacts qu'ils ont eus au sujet de la pièce. Il note que ses questions étaient très pertinentes. Il regrette seulement de ne pas avoir pu obtenir d'aide pour venir assister au spectacle. Il remarque que les autorités culturelles françaises paraissent plus enclines à favoriser les voyages des metteurs en scène que ceux des auteurs. Quand je l'informe de la distribution de très haut niveau réunie pour jouer son texte, laquelle comprend Isabelle Roy, Paul Savoie, Éric Paulhus et Francis Ducharme, il n'exclut pas de venir au tout dernier moment, s'il arrive à «se débrouiller».

Dernière production du cycle Oreste de l'Opsis, *Meurtres hors champ* tranche avec une autre partie de l'œuvre d'Eugène Durif, plus axée sur la dérision. Ceux et celles qui l'ont vu jouer dans *Quel est ce sexe qu'ont les anges?*, le spectacle-conférence qu'il a donné au Carrefour international de Québec en 1998, découvriront une nouvelle facette de l'homme de théâtre. René Gagnon avait aussi mis en scène *Le Petit Bois* de Durif à l'Espace Go en mars 1993. La critique avait reçu très favorablement le texte, moins son interprétation, et le fait qu'il s'agissait d'un objet théâtral excessivement lèche.

La réaction pourrait être différente avec *Meurtres hors champ*, dont les résonances guerrières — on y dépeint le retour à la vie normale de deux soldats — tombent dans un tout autre terroir. Et si, de nouveau, le spectacle divisait le public? Eugène Durif ne s'en plaindrait pas, lui pour qui ce semble être une preuve de la vitalité du théâtre que de susciter des réactions tranchées.

Collaborateur du Devoir

MEURTRES HORS CHAMP

Texte d'Eugène Durif mis en scène par Luce Pelletier et présenté à l'Espace Go du 14 février au 11 mars.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Marie Chouinard nous a habitués à ses œuvres qui éveillent les pulsions primaires profondément enfouies dans le corps humain. Mais cet imaginaire et cette esthétique découlent en fait d'une recherche purement formelle, car, pour la chorégraphe, «c'est toujours dans les contraintes qu'on trouve des libertés».

Loin d'elle l'idée de partir d'autre chose que du corps pour créer ses pièces. *Le Cri du monde* (2000) est né d'un travail approfondi des articulations, *Chorale* (2003) dérivait du souffle et de la voix. De cette contrainte formelle émergent des visions du monde. «On débouche sur un autre champ de conscience.»

Sa nouvelle création, *Body Remix/Les Variations Goldberg*, présentée en ouverture du festival Montréal en lumière, n'échappe pas à la règle. Malgré l'utilisation très connotée de béquilles, de prothèses, de harnais par les danseurs, la pièce ne prétend pas explorer la réalité des personnes handicapées. «Pour moi, ça n'a aucun rapport spécifique avec les gens qui ont une infirmité, confie la chorégraphe. Quand je rencontre des gens handicapés, la béquille est intégrée à leur corps, la personne forme un tout avec ça, c'est sa nouvelle unité.» Elle reconnaît pourtant que sa nouvelle pièce a touché de manière particulière les spectateurs handicapés. «Des gens qui doivent se servir de béquilles dans leur vie de tous les jours sont venus me voir et m'ont dit qu'ils se sont sentis libérés après avoir vu le show.»

C'est que la chorégraphe nourrit une vision plus large, holistique, du corps que ce qui est généralement admis. L'idée des béquilles s'enracine

Réinventer le corps

La recherche chorégraphique de Marie Chouinard rejoint la quête technologique : trouver des outils pour dépasser les limites du corps

Chi Long dans *Body Remix*

PHOTO MARIE CHOUINARD

ne d'abord dans le désir de prolonger ce corps, de la même manière qu'elle affublait ses danseurs de cornes dans son *Sacre du printemps* (1993) — pour représenter l'énergie qui sort au bout des pieds, des doigts, de la tête. «Le projet, c'était de travailler avec ça comme des extensions du corps, de trouver d'autres moyens de locomotion, d'autres manières de se mouvoir, de se déplacer, de prendre appui. Je les ai prises [les béquilles] comme un outil pour se donner un nouveau membre.» De fait, l'arsenal ressemble aux os d'un squelette.

Avec ses dix danseurs, Marie Chouinard a donc apprivoisé le maniement de ces nouveaux membres à la manière d'un problème géométrique, mathématique, à résoudre. C'est ici que sont intervenues les *Variations Goldberg* de Bach, interprétées par Glenn Gould, mais complètement remixées par Louis Dufort, à l'instar de sa propre démarche de déconstruction et de recomposition du corps.

«Bach procédait par construction mathématique dans ses œuvres, mais quand on écoute celles-ci, on se retrouve juste devant quelque chose de complètement harmonieux», commente-t-elle. Quant à Glenn Gould, dont des extraits d'entrevues sont aussi utilisés, «c'est une figure mythique, il est canadien et ce qui me relie à lui, c'est sa passion féroce pour la perfection de l'interprétation».

Technochorégraphie

La quête artistique de Marie Chouinard rejoint la notion d'évolution qui caractérise l'histoire humaine. N'a-t-on pas de tout temps cherché à développer des outils

pour pallier les faiblesses et les manques, pour se dépasser? Cela vaut autant pour les inventions mécaniques que pour les découvertes psychologiques.

«On est tout le temps en béquilles dans nos vies, à la recherche de supports, de constructions sur lesquelles appuyer notre être, notre âme, notre corps, pour grandir», souligne Mme Chouinard. La danse aussi a toujours eu recours à ces supports. «La barre de ballet, c'est un peu la canne des danseurs», note-t-elle, ajoutant que les chaussures, les pointes qu'on retrouve aussi dans la pièce, ne sont pas autre chose que des prothèses.

Le même désir de dépasser les limites du corps anime les recherches en nouvelles technologies, pour lesquelles Montréal est d'ailleurs réputé. La chorégraphe n'hésite d'ailleurs pas à se référer à l'ère des posthumains qui est déjà la nôtre. Les médecins ne greffent-ils pas des articulations intelligentes à leurs patients?

La scène montréalaise est très active dans le domaine de la danse et des technologies. Bien loin de ce que Marie Chouinard ne fait que suggérer dans sa nouvelle pièce, les chercheurs du Laboratoire d'applications et de recherches en technochorégraphie (Lartech), inauguré par le département de danse de l'UQAM en 1999, développent des outils pour capter l'essence du mouvement. «On essaye d'amener la danse dans d'autres territoires que le réalisme du corps», explique Martine Epoque, pionnière de la scène chorégraphique québécoise — elle fut à la tête du Groupe Nouvelle Aire de 1968 à 1981 — et désormais directrice de Lartech. «Il ne s'agit pas de prolonger le corps par

des prothèses, mais de mettre en valeur le mouvement à travers d'autres façons d'enregistrer la danse. On travaille à partir de captures du mouvement pour détacher le spectateur de l'individu qui danse et le faire se concentrer plus sur le mouvement.»

Un nouveau logiciel de traitement du geste, Life Animation (téléchargeable gratuitement sur le site), a depuis vu le jour ainsi que deux chorégraphies multimédias, *Tabula rasa* et sa suite. L'équipe planche actuellement sur *No Body Dance*, un *Sacre du printemps* filmé par capture du mouvement sans jamais montrer le corps du danseur. «Le corps est traduit en particules pour donner forme au mouvement uniquement.»

De plus en plus d'artistes proposent de mettre la technologie au service du corps et de la danse. Pionnière à sa manière, Isabelle Choinière, avec sa compagnie Le Corps Indice, a proposé des créations dans lesquelles le corps de chair dialogue avec le corps virtuel. Formé en art interdisciplinaire, passionné de sculpture et de cinéma, Stéphane Gladyszewski projette pour sa part des images vidéo de corps humains sur les corps vivants, des danseurs recouverts de textures (plastique, tissu, etc.). Le résultat donne lieu à une fascinante fusion de l'organique et du virtuel.

Marie-Claude Poulin a fondé la compagnie condition pluriel avec son comparse Martin Kusch en 2000. Ils développent des environnements dans lesquels le mouvement de performeurs (professionnels ou non) interagit avec des outils technologiques spécifiquement conçus à cet effet, avec l'intention de transformer le réel, d'explorer la relation entre le temps, la mémoire, le corps et l'espace.

Unir l'homme et la machine relève de moins en moins du fantasme ou du scénario d'épouvante, parce qu'on réalise qu'il s'agit surtout d'allier leurs possibilités pour en créer de nouveaux. «Il y a tout un mythe autour de ça, on érige souvent la technologie en dieu, qui va tout faire tout seul. Pourtant, souvent [notamment dans les productions où l'on chante les mérites interactifs de la création par ordinateur], c'est juste l'outil qui a changé, explique Mme Epoque. La technologie nous apporte des outils qui nous permettent d'aller ailleurs, de stimuler la créativité autrement.»

Le Devoir

BODY REMIX / LES VARIATIONS GOLDBERG

Production de la Compagnie Marie Chouinard présentée du 16 au 18 février au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.

LE THÉÂTRE DE L'OP SIS
présente

MEURTRES HORS CHAMP

De Eugène Durif Mise en scène de Luce Pelletier

Avec Francis Ducharme, Éric Paulhus, Isabelle Roy et Paul Savoie

Assistance à la mise en scène et régie : Claire L'Heureux - Décor et accessoires : Olivier Landreville
Costumes : Julie Breton - Musique originale : Ludovic Bonnier - Éclairages : Martin Labrecque
Coiffures et maquillages : Angelo Barsetti

Du 14 février au 11 mars 2006
Du mardi au samedi 20 h

Théâtre ESPACE GO
4890, boulevard Saint-Louis
à L'ANCIEN DU RUC, SAINT-JOSEPH, LAURENT
514 845-4890 ou www.espacego.com

wit

Texte _ MARGARET EDSON Traduction _ MARYSE WARD Mise en scène _ DENISE GUILBAULT

Avec _ Charles Baillargeon, Pascale Dénoimée, Françoise Faucher, Ève Gadouas, Robert Lalonde, Jean-François Nadeau, Dominique Pétin, Louise Turcot

Concepteurs _ Étienne Boucher, Florence Cornet, Catherine Gadouas, Mathieu Gatién, Ève-Line Leduc, Pierre-Étienne Locas

Une production du Théâtre de Quat'Sous

DU 13 FÉVRIER AU 18 MARS 2006
514-845-7277

Le Rendez-Vous UQAM-QUAT'SOUS
Rencontre avec des artistes de l'équipe de création
++ Jeudi le 16 février 2006 de 12 h 30 à 14 h ++
Hall Alfred-Laliberté du pavillon Judith-Jasmin / Entrée libre

www.quatsous.com

CENTRE NATIONAL DES ARTS
THÉÂTRE FRANÇAIS
Denis Marleau, directeur artistique

05/06

«[...] un spectacle langoureux, porté par des interprètes précis, des lumières vives et un riche environnement sonore.»
— Hervé Guay, *Le Devoir* (Montréal)

«D'une maîtrise totale, rigoureuse et sobre, le travail de Denis Marleau et l'interprétation magnifiquement tendue des comédiens pointent les dimensions universelles du texte.»
— Bruno Bouvet, *La Croix* (Paris)

«Cette pièce, très forte et esthétiquement réussie, harmonieuse et homogène à tous les niveaux, est l'un des événements de ces Francophonies [Limoges].»
— Jacques Morand, *L'Écho* (Limoges)

Noys étions assis sur le rivage du monde...

Texte de José Pliya Mise en scène et scénographie de Denis Marleau Avec Éric Delor, Nicole Dogué, Ruddy Sylaire et Mylène Wagram Collaboration artistique Stéphanie Jasmin
Costumes Daniel Fortin Éclairage Marc Parent Son Nancy Tobin Une création d'UBU en coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts, le Festival de théâtre des Amériques, le Festival Les Francophonies en Limousin et le C.C.R. Fond Saint-Jacques (Martinique)

Présenté au Centre national des Arts, 53, rue Elgin, Ottawa
16, 17, 18 et 24, 25 février 2006 à 19 h 30
Renseignements : 1 866 850-2787 Billets : Ticketmaster (613) 755-1111
Tarifs de groupe et forfaits : (613) 947-7000, poste 384 (grp@nac-cna.ca) **www.nac-cna.ca**

Logos: UBU, Ticketmaster, \$90.7, CNA, Le Devoir

Culture

CHANSON

Six cordes, un bon band et deux heures de show

Il aura fallu trois albums à Catherine Durand pour que l'occasion lui soit donnée de présenter son propre spectacle. «C'est pas la peine de se presser», écrit-elle en exergue de l'album *Diaporama*. Oui, les choses finissent par arriver. N'empêche que ça fait plaisir quand elles arrivent.

SYLVAIN CORMIER

Pour la photo, nous convenons tous trois, le photographe, elle et moi, qu'avec une guitare, ce serait bien. Pour le symbole. Catherine Durand, peut-être plus encore que le timbre tendre et les mélodies caressantes, c'est un *strumming* de guitare acoustique. Ce mouvement régulier, zing-zing-zing, zing-zing-zing, si régulier qu'on dirait un courant de vive rivière. Ou une route qui défile. Ou une balançoire pour deux.

Je sors ma vieille Norman. Il manque la corde de *mi* aigu. Sans importance, dit le photographe: simple accessoire. Catherine tique: elle ne veut pas que ça se voie. Si elle était chanteuse et rien que chanteuse, le détail serait anodin. Quand on est auteure-compositrice-interprète s'accompagnant à la guitare, créant à la guitare, aimant la guitare au point d'avoir eu son propre épisode dans le cadre de la série *Les Acoustiques* à Musimax, le détail devient d'une importance cruciale. Une corde qui manque, ça ne fait pas sérieux. Ça fait semblant. Comme dans les films d'Elvis. Une solution est trouvée: elle pose avec la guitare tenue debout et de côté. Dignité sauve.

Avoir eu un banjo, les cinq cordes auraient suffi et le bonheur de Catherine Durand aurait été fait. «*Le banjo, c'est trop cool*», s'exclame-t-elle. *Moi, depuis toujours, quand j'entends une toune qui commence au banjo, je suis gagnée.*» Elle en apprend justement le maniement, ces jours-ci. Merci à Ginette et à la tournée *Tous les garçons, toutes les filles*, qui a promené tout l'automne et une par-

tie de l'hiver, dans la tradition du «songwriter's workshop» américain, les uns et les autres par groupes de cinq, selon les disponibilités. Catherine Durand en a encore le regard tout brillant. «*Je continuerais pendant des années. Anytime. C'était parfait. La plus belle chose qui pouvait m'arriver. Imagine. Tu joues chacune quatre de tes chansons, pas de stress, t'accompagnes les autres, les autres t'accompagnent, tu te découvres des affinités. T'as Mara [Tremblay] et Marie-Annick [Lépine, des Cowboys fringants] qui te font un duo de cordes magnifique sur Diaporama! Tu joues de la guitare avec Diane Tell et t'en reviens pas! Et puis t'as Ginette qui te prête son banjo!*»

Mon banjo, ma première

Un banjo, elle en a désormais un bien à elle. Acheté avant les Fêtes. «*La tournée avec les filles, ça m'a déniaisée à fond sur le plan musical. Moi, je ne m'étais jamais vue comme une vraie musicienne parce que je ne lis pas la musique. Je n'avais jamais accompagné personne; mais là, la liberté était tellement grande que je pouvais m'essayer à d'autres instruments, me lancer dans des solos, sortir de ma zone de sécurité en pleine confiance. Une expérience marquante.*»

Au chapitre des expériences neuves et potentiellement marquantes, elle vivra mercredi prochain au Cabaret Music Hall sa toute première «première médiatique». Après trois albums unanimement encensés par la critique (deux fois mon disque de l'année!), après quelques notables succès à la radio (*Peu importe, Encore là*), une véritable rentrée montréalaise était la moindre des politesses. «*J'ai fait plein de premières parties, des programmes doubles, les FrancoFolies plusieurs fois, mais jamais un show complet dans une vraie salle avec mon éclairagiste, mon sonorisateur, mes affaires. D'où un certain stress...*»

Une vraie première avec une vraie campagne de pub. Zone 3, la boîte de *Dracula* et de tout un tas d'émissions de télé, qui avait mis des sous dans la promo de l'album *Diaporama*, a été conséquente une fois le spectacle à



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Catherine Durand

l'horizon. Pleines pages dans les hebdomadaires culturels, pub télé pendant trois semaines à RDL... on n'a jamais senti derrière Catherine une telle poussée. Sacré contraste avec le parcours sans suite des deux premiers albums chez Warner. «*Le problème, avec une multinationale, c'est que tout est décidé à Toronto. Il fallait toujours expliquer*

comment ça se passait au Québec. À Zone 3, ils m'ont parlé tout de suite des chansons. Qu'ils connaissent.

Chansons d'indéniable qualité, faut-il ajouter? Le dernier Catherine Durand est fait main de douce pop d'allégeance folk, chansons dont on s'éprend pour ne plus se déprendre. Sur *Diaporama*, à vrai dire, tout est à chérir, avec surcroît d'affection pour *Aujourd'hui, Souvenir de toi* et l'émouvante chanson-titre. Ce qui n'est pas peu dire quand on pense que *J'irai jusqu'au bout, Nous sommes, Vague de froid, Je promets, Je sais déjà*, fichtrement belles aussi, ne se trouvent pas sur l'album: la première est interprétée par Isabelle Boulay sur le récent *Tout un jour*; les quatre autres sont au cœur du premier disque de Stéphanie Lapointe, l'élue de Star Académie pas comme les autres. «*C'est juste une manière de pratiquer mon métier, qui est d'abord de mettre au monde des chansons. Ça reste mes bébés quand même.*» Elle rit de s'entendre ainsi parler mais assume la métaphore maternelle. «*Je ne les laisserais pas aller n'importe où. Je choisis la famille d'accueil. Je les surveille. Je m'assure qu'ils soient bien nourris.*»

En retour, les chansons lui remplissent l'écuelle. Le seul titre confié à Isabelle Boulay (choisi en piste complémentaire du *single* en duo avec Johnny Hallyday) lui vaut une petite rente. «*Je suis assez fière de ça. On n'est pas beaucoup de filles au Québec à écrire des chansons pour d'autres filles. Il y a Louise Forestier depuis un moment, Sylvie Paquette et moi depuis pas longtemps, et ça me semble sain. Si j'étais interprète, je ne voudrais pas avoir des chansons écrites juste par des gars. Simple question de point de vue.*» Comme pour la guitare sans *mi* aigu. Question d'authenticité.

Collaborateur du Devoir

DIAPORAMA

Catherine Durand en spectacle
Au Cabaret Music Hall les 15 et 16 février;
au Théâtre Petit Champlain le 22 février.

MUSIQUE CLASSIQUE

Match des étoiles

L'arrivée conjointe au catalogue DVD des intégrales des symphonies de Beethoven par Herbert von Karajan et de Mahler par Leonard Bernstein est un événement pour tous les amateurs de musique orchestrale. C'est aussi une occasion de comparer deux styles et de se remettre en mémoire certaines valeurs.

CHRISTOPHE HUSS

Faisons-nous l'avocat du diable un instant. Karajan? Bernstein? Cela fait 15 ans qu'ils sont morts, on fait bien mieux aujourd'hui, tout cela ne fait que caresser la fibre nostalgique et n'a aucun intérêt. Gravissime erreur... Le premier mérite de ces deux coffrets de DVD édités par Deutsche Grammophon est de remettre un certain nombre de points sur les *i*. Vingt ans après l'accession de Karajan à sa tête, l'Orchestre philharmonique de Berlin des années 70 est un instrument, un «*corps organique sonore*» (Klangkörper) d'une puissance, d'une dynamique, d'un fondu au chapitre des cordes à nul autre pareil. Cet orchestre continue encore aujourd'hui à surfer sur cette réputation alors que, constitué essentiellement de mercenaires surdoués, il n'a plus rien de cette culture-là. D'ailleurs, cette éducation orchestrale n'est guère reproductible à une époque de chefs entre deux avions et d'orchestres encadrés par des règles de fonctionnement qui font passer la pause-café avant le finale de la *Troisième Symphonie* de Mahler.

L'Américain à Vienne

Puisque nous évoquons Mahler, parlons de Bernstein. Contra-

irement à ce que laissent à penser les indications affichées sur le coffret, l'intégrale des symphonies de Mahler par Bernstein ne met pas sur un pied d'égalité les orchestres de Londres, d'Israël et de Vienne. C'est une quasi-intégrale de Bernstein à la tête du Philharmonique de Vienne dans laquelle la *Deuxième Symphonie* est celle du Symphonique de Londres (CD Sony) et où *Le Chant de la terre* a été enregistré avec le Philharmonique d'Israël.

Cette mise en perspective est d'importance car l'intégrale témoigne d'un moment historique de l'interprétation musicale: une série de rencontres fusionnelles où un Juif américain né à Lawrence, Massachusetts, imprégné de la musique de Mahler, va à Vienne pour faire retrouver à l'un des plus grands orchestres du monde une tradition perdue.

La succession du purgatoire suivant la mort de Mahler (1911), du bannissement de sa musique par les nazis et d'une inertie vienne à se rattacher au boom Mahler des années 60 avaient laissé le Philharmonique de Vienne orphelin du compositeur qui avait marqué la vie musicale au tournant du siècle. Bernstein, entre 1971 et 1976, lui a tout réappris. On notera qu'à la même époque, le Philharmonique de Berlin

n'était pas dans de meilleurs draps, le phénomène Mahler étant passé complètement au-dessus de la tête de Karajan. Berlin, élève moins doué en la matière, n'avait pas trouvé de mentor, les tentatives de l'Anglais John Barbirolli se soldant par des incuries orchestrales inimaginables.

Une étiquette accolée sur la boîte nous vante le «*meilleur Mahler*» de Bernstein. C'est en tout cas le plus excitant dans une intégrale artistiquement plus égale que celle, tardive, publiée en disque par Deutsche Grammophon. On y trouve une véritable exaltation collective, des phrases mordantes et surtout une vraie culture sonore. Mahler n'est pas moulé dans le confort du son viennois. Au contraire, Bernstein dévoile à Vienne le *Mahlerklang* (son mahlérien), brassant apreté, sarcasme et douceur. À l'exception de la *Deuxième Symphonie* (Sony) et de la *Huitième Symphonie* (DG), aucune de ces bandes n'avait fait l'objet d'une publication discographique antérieure.

Comme l'intégrale Beethoven de Karajan, celle-ci avait cependant été disponible en disque laser vidéo il y a 15 ans. Contrairement à l'intégrale Beethoven-Karajan, il s'agit ici de concerts majoritairement filmés au Musikverein de Vienne avec un luxe de moyens visuels et une image très définie. Le son est très bon, même s'il plafonne parfois un peu dans les déchainements sonores. Les acheteurs du coffret découvriront dans un DVD supplémentaire trois documentaires fascinants, voire bouleversants:

des répétitions des *Symphonies* n° 5 et 9 et des explications de Bernstein sur la *Neuvième* et *Le Chant de la terre*.

Le monde de Karajan

Les caméras de Humphrey Burton ont saisi Bernstein sur le vif dans la fièvre d'une communion emblématique de ce chef qui disait: «*Diriger, c'est comme faire l'amour. Mes musiciens sont mes amants.*» Les caméras mobilisées par Karajan pour son projet Beethoven sont là pour servir son image et montrer son emprise sur l'orchestre.

Karajan entame ici, dans ces films réalisés en studio entre 1967 et 1972 et très majoritairement en 1971, un processus qui le conduira 12 ans plus tard à maîtriser toute la chaîne de réalisation visuelle (le studio de montage était dans sa cave) au point de ne plus montrer les instrumentistes. Quand on lui demandait alors pourquoi on ne voyait plus de musiciens dans ses films, il répondait: «*Parce qu'ils sont laids!*»

L'égoïsme de Karajan face à la générosité naturelle, naturellement sympathique mais non moins exigeante de Bernstein ne doit pas cacher le fait que nous sommes en présence de documents majeurs. Cette intégrale jamais publiée en microsilicon ou en CD correspond à la période à laquelle Karajan dirigeait les yeux fermés pour cultiver la cohésion de son orchestre. Celui-ci apparaît comme une «armée musicale», d'ailleurs rangée comme une armée musicale (cf. la *Troisième Symphonie*) et sonnant comme telle. Il n'y a surtout pas ici d'individualité

dans la collectivité mais un son collectif, arc-bouté sur les cordes. Ce son incomparable a été travaillé dans la fusion et la puissance, ce que traduit l'image au début des *Troisième* et *Neuvième Symphonies*.

Ces films ont été réalisés à la suite de ceux tournés par Henri-Georges Clouzot sur Karajan. Le chef a appris du maître et s'est ici arrogé la supervision artistique. Certaines mises en scène (*Troisième* et *Sixième*) peuvent faire sourire, mais le coffret témoigne, comme celui de Bernstein, d'une conjonction entre chef et orchestre qui n'a plus guère cours actuellement. Et tant pis si, par-delà la mort, Karajan réussit encore à amener les graphistes à écrire son nom de la même taille que celui de Beethoven alors que,

pour Bernstein, on vend avant tout une intégrale Mahler!

Collaborateur du Devoir

KARAJAN

Beethoven, Les Neuf Symphonies, Orchestre philharmonique de Berlin, Enregistrements 1967 à 1972, DG 3 DVD 073 4107.

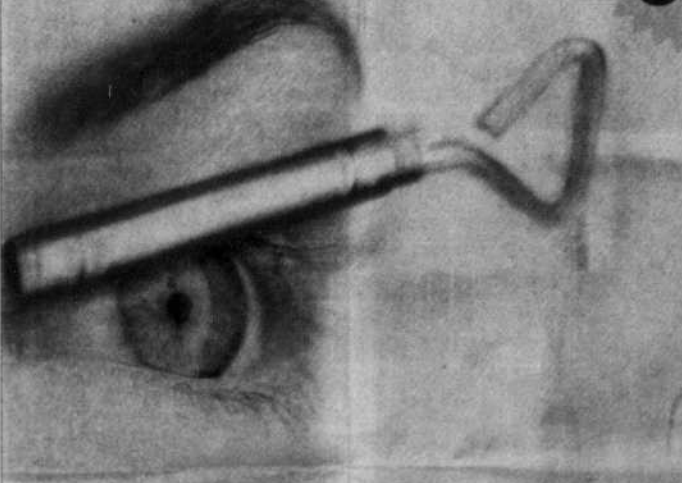
BERNSTEIN

Mahler, Les Neuf Symphonies, Adagio de la Symphonie n° 10, Le Chant de la terre, Orchestre philharmonique de Vienne (+ Orchestre symphonique de Londres et Orchestre philharmonique d'Israël), 1971 à 1976, DG 9 DVD 073 4088.

TEMPS D'IMAGES

DU 14 AU 25 FÉVRIER 06

USINE C



DES PASSERELLES INTERNATIONALES ÉTONNANTES
ENTRE ARTS DE LA SCÈNE ET ARTS DE L'IMAGE
SPECTACLES, PROJECTIONS, ATELIER/LABORATOIRE, DÉBATS

GUICHET 514.521.4493
WWW.USINE-C.COM
ADMISSION 514.790.1245
WWW.ADMISSION.COM

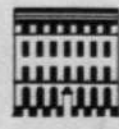


22 AU 25 FÉVRIER 2006, 20 H

VAN GRIMDE
CORPS SECRETS
ET LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
VORTEX 1

CHORÉGRAPHIE: ISABELLE VAN GRIMDE
INTERPRÈTES: ERIN FLYNN, ESTHER GAUDETTE, CERNVEN GILBERT, PIERRE-MARC OUELLETTE, GEORGE STANOS, GÉRARD GRISÉY
COMPOSITEUR: GÉRARD GRISÉY
ŒUVRE MUSICALE: VORTEX TEMPORUM

LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
DIRECTION ARTISTIQUE: LORRAINE VAILLANCOURT
VIOLON: ALAIN GIGUÈRE *
ALTO: BRIAN BACON *
VIOLOCELLE: CATHERINE PERRON
FLÔTE: GUY PELLETIER *
CLARINETTE: SIMON ALDRICH
PIANO: JACQUES GROUT *
* MEMBRES FONDATEURS



AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

LE DEVOIR

LES ARTS



Financière Sun Life



LE FESTIVAL COMMENCE JEUDI!
WWW.MONTREALLENLUMIERE.COM

COMPAGNIE MARIE CHOUINARD
BODY REMIX/les VARIATIONS GOLDBERG

SPECTACLE D'OUVERTURE

présenté par Q Hydro Québec

en collaboration avec

ALCANTARA

DES JEUDIS!

16-17-18 FÉVRIER, 20 H - THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

Billets: (514) 842-2112 / www.pda.qc.ca / (514) 790-1245 / www.admission.com

ARIELLE DOMBASLE

Toute la chaleur de son nouvel album *Amor Amor* sur scène

PREMIÈRE PARTIE - ARIANE GAUTHIER

LE SPECTACLE QUI A EBLoui LE TOUT-PARIS!

SPECTACLE DE CLÔTURE

présenté par Financière Sun Life

en collaboration avec

AIR FRANCE

Présenté par Diffusion YFB en accord avec Gilbert Coullier Productions.

24-25 FÉVRIER, 20 H - THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA

Billets: (514) 842-2112 / www.pda.qc.ca / (514) 790-1245 / www.admission.com

LA FÊTE DU MONTRÉAL INTÉRIEUR ET SOUTERRAIN

LE DIMANCHE 19 FÉVRIER, 2500 MARCHEURS SONT ATTENDUS AUX COURS MONT-ROYAL!

INSCRIVEZ-VOUS MAINTENANT!

WWW.MONTREALHIGHLIGHTS.COM

Découverte de la ville intérieure et souterraine: course à pied, randonnée pédestre populaire, circuit historique, animation, musique et exposition.

ANIMATION TOUT AU LONG DU PARCOURS!

DES COURS MONT-ROYAL AU COMPLEXE DES JARDINS!

UNE ACTIVITÉ UNIQUE AU MONDE!

Organisé par

TOUS LES DÉTAILS AU WWW.MONTREALLENLUMIERE.COM

LOTO QUÉBEC

BANQUE NATIONALE

LA PRESSE

AIR FRANCE

Financière Sun Life

Place des Arts

Québec

Montréal

Canada

DE VISU

Le Picasso du Nord

**NORVAL MORRISSEAU,
ARTISTE CHAMAN**

Musée des beaux-arts du Canada
À Ottawa jusqu'au 30 avril

ANNE MICHAUD

Il a fallu attendre 125 ans pour que le Musée des beaux-arts du Canada consacre une exposition individuelle à un artiste des Premières Nations et, pour cette grande première, le MBAC a choisi le peintre Norval Morrisseau, un des artistes autochtones canadiens les plus connus au Canada et à travers le monde.

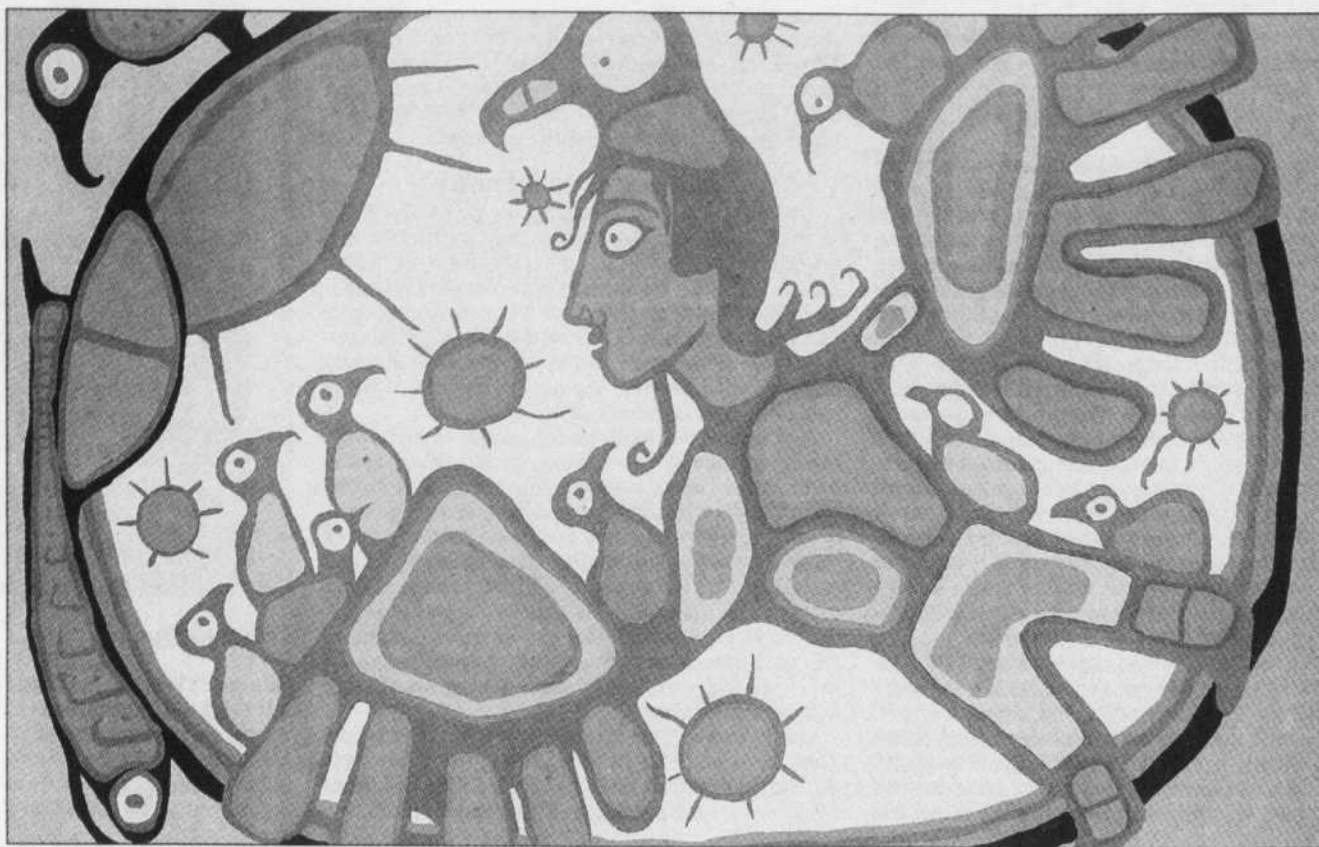
Il est extrêmement rare qu'on puisse affirmer avec certitude qu'un artiste a véritablement créé un nouveau mouvement artistique, mais c'est le cas de Norval Morrisseau, à l'origine du style Woodland, ou «peinture de légendes», aujourd'hui appelé «peinture anishinabée». Dans ce style de peinture, les personnes et les animaux sont représentés comme s'ils étaient vus à travers des rayons X, découpés en plusieurs sections entourées d'épais contours noirs et peints en aplats de couleur vive. Des lignes de communication émanent des figures en les reliant entre elles ou en les entourant.

C'est à la suite d'un rêve, au début des années 50, que Norval

Morrisseau, aussi appelé Oiseau-Tonnerre de cuivre, commence à dessiner et à peindre des images tirées des légendes de son peuple. Il veut raviver la connaissance et la fierté des Anishinabés par rapport à leur univers spirituel tout en faisant connaître celui-ci au monde entier. La combinaison de son talent exceptionnel et de la richesse de la spiritualité autochtone que son œuvre révèle fait l'effet d'une bombe dans le monde des arts. Dès sa première exposition, à la galerie Pollock de Toronto, en 1962, certains critiques crient au génie. Si, au début de sa carrière, ses œuvres représentent uniquement le monde spirituel de son peuple, elles acquièrent au fil des ans une dimension à la fois plus personnelle et plus universelle, reflétant l'influence de la religion catholique dans laquelle l'avait élevé sa grand-mère aussi bien que l'univers du chamanisme auquel l'avait introduit son grand-père.

50 ans de création

Souvent imité mais jamais égalé, Morrisseau a accumulé les honneurs et les distinctions: élu à l'Académie royale des arts en 1973, décoré de l'Ordre du Canada en 1978 et reconnu grand chaman des Ojibwés en 1986, il a même été surnommé



Chaman voyageant dans d'autres mondes afin d'obtenir des faveurs. 1990, de Norval Morrisseau.

le Picasso du Nord par la presse française et a été un des rares

peintres canadiens invités à exposer au Centre Georges-Pompidou à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, en 1989.

L'exposition *Norval Morrisseau, artiste chaman* regroupe une soixantaine d'œuvres parmi les milliers que l'artiste a réalisées en cinq décennies de vie ar-

tistique. Elles ont été choisies par le conservateur adjoint de l'art contemporain au MBAC, Greg Hill, et regroupées dans cinq salles. La première présente quelques-unes des premières œuvres de Morrisseau, des images d'animaux sacrés, de rites et de créatures animées d'une grande force spirituelle, parfois peintes sur des rouleaux d'écorce de bouleau ou sur de la pierre, comme les images sacrées des rites chamaniques que lui faisait découvrir son grand-père. La seconde salle, baptisée *Morrisseau l'artiste*, est consacrée à la période qui suit sa première exposition, en 1962. Les sujets qu'il privilégie sont toujours fortement enracinés dans la spiritualité et la culture anishinabées mais sa palette, encore dominée par les verts et les bruns qu'on associe aux forêts de sa région natale, commence à se teinter de quelques touches de couleurs vives qui laissent présager ce qui est à venir.

Dans la troisième salle, baptisée *Les manifestations de l'esprit*, on observe une diversification des sources d'inspiration: Morrisseau puise maintenant autant dans la culture chrétienne que dans celle des Anishinabés, comme en fait foi son *Christ indien* (1974), et lui qui a vécu l'enfer des écoles résidentielles ne se gêne pas pour critiquer le sort réservé aux communautés autochtones, par exemple dans *Le Cadeau* (1975). C'est en entrant dans la quatrième salle que le choc survient: le visiteur a littéralement l'impression de plonger dans la couleur! Vibrantes et éclatantes grâce à l'emploi qu'il fait maintenant de la peinture acrylique, les œuvres de Morrisseau datant de la fin des années 70 et du début des années 80 sont souvent de très grand format, invitant le visiteur à s'y plonger entièrement pour s'en imbibber totalement. Même si elles sont encore ancrées dans la culture et la spiritualité anishinabées, l'artiste y explore une cosmologie beaucoup plus vaste qui tend vers l'universalité. Enfin, sa progression dans l'univers de la couleur et l'approfondissement de sa spiritualité sont à leur apogée dans la cinquième et dernière salle, où sont présentées des œuvres réalisées dans les années 90, une période particulièrement féconde pour Norval Morrisseau. C'est à ce moment qu'il peint *Observations du monde astral* (v. 1994) et *Sans titre (Chaman voyageant dans d'autres mondes afin d'obtenir des faveurs)* (v. 1990), qui comptent sans aucun doute parmi ses œuvres les plus belles et les plus abouties sur le plan de la technique. Malheureusement, au début des années 2000, une santé défaillante vient mettre prématurément fin à l'élan de création qui le portait depuis près de 50 ans.

Un catalogue magnifiquement illustré complète l'exposition et aide l'amateur à comprendre le parcours exceptionnel de cet artiste autochtone qui avait comme double but de devenir le chaman le plus puissant de l'univers et le plus grand artiste du monde! Il ne fait aucun doute que le Musée des beaux-arts du Canada n'aurait pas pu trouver un créateur plus digne de faire l'objet de la première exposition individuelle qu'elle consacre à un artiste des Premières Nations.

Collaboratrice du Devoir

Anticosti ~ Au repos ~ Auprès de mon lac ~ Aux aguets ~ Clocher caché ~
Cap Tourmente (H) ~ Dans les juncs ~ Deux Totems ~ Grappes
~ Gros Bec ~ Huitres Malpèque ~ Le Clocher ~ **Les Aigrettes** ~
Les Péniches ~ Masques d'hiver ~ Les Mouches à Marier ~ Masques
et oiseaux ~ **Méditerranée** ~ Orignal rouge ~ Par la fenêtre ~ Sur
l'étang ~ Tête de Sanglier ~ Mois mondial du cœur ~ Poule faisane ~
Trois heures du matin ~ Visages cachés ~ Vêtheuil ~ Vu de
chez Monet ~ Vu de l'Île ~ Au repos ~ **Anticosti** ~ Auprès de mon lac ~
Aux aguets ~ Cap Tourmente (J) ~ Clocher caché ~ Dans les juncs ~ Deux
Totems ~ Grappes ~ Gros Bec ~ Huitres Malpèque ~ Leader ~ **Le Lac** ~
Le Clocher ~ Les Aigrettes ~ Les Mouches à Marier ~ Masques d'hiver
~ **Mois mondial du cœur** ~ Masques et oiseaux ~ Les Péniches ~
Méditerranée ~ Orignal rouge ~ Par la fenêtre ~ Poule faisane
~ Sur l'étang ~ Trois heures du matin ~ Vêtheuil ~ Visages cachés ~
Tête de Sanglier ~ Vu de chez Monet ~ Vu de l'Île ~ Anticosti
~ Au repos ~ Auprès de mon lac ~ Aux aguets ~ **Poule faisane** ~

QuartierLibre

Galerie d'art

Du 18 janvier au 19 février 2006 au 4289 rue Notre-Dame Ouest à Montréal
Du mercredi au vendredi de 12h à 18h et le samedi et dimanche de 12h à 17h
Renseignements : (514) 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

Jean Paul Riopelle
Estampes (1967-1990)

**SÉRIE « AVEC OU SANS SUCRE »
CAUSERIE LE DIMANCHE MATIN**

ENTRÉE LIBRE

**« L'AMOUR ET LA SEXUALITÉ
INSPIRENT L'ARTISTE CRÉATEUR »
DR JACQUES DROUIN**

DIMANCHE 12 FÉVRIER 2006

CAFÉ ET CROISSANT SERVIS DÈS 11 H, CONFÉRENCE 11 H 30
100, rue Sherbrooke Est, bureau 4000, Montréal, tél. 514.842.1043

LES
IMPATIENTS

Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire

Picasso protéiforme

DESIGN ET STAMPAGE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

ORGANISÉ ET MIS EN TOURNEE PAR
LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

150, rue du Centre-Civique
450-536-3033

du 12 février au 2 avril 2006
www.mamsh.qc.ca

YANN LEROUX

Peintures

Exposition jusqu'au 18 février 2006

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514.849.1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Jean-Pierre Legault

Saywa / Frontière

Photographies

Du 8 au 11 février et du 22 au 25 février 2006



Agora de la danse

840, Cherrier

Montréal (514) 525-1500

Le labo sera ouvert le mercredi de 18 à 22h
et les jeudi vendredi et samedi de 18 à 20h30

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

OTTAWA

NORVAL MORRISSEAU

JUSQU'AU 30 AVRIL 2006

Une soixantaine de dessins, peintures,
et objets peints – dont bon nombre
présentés pour la première fois – retraçant
le cheminement spirituel et artistique du
grand chaman des arts visuels au Canada.

Audioguide Bell disponible.

AVEC L'APPUI DU



FONDS DE DOTATION DU
CERCLE DES PARTENAIRES FONDATEURS
FONDATION DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

TRÉSORS DE NOTRE COLLECTION

CARL BEAM 1943-2005

Jusqu'en mars 2006

L'iceberg nord-américain, 1985

ART INUIT

Évolution, continuité et traditions

Exposition continue

Chasseur, v. 1950-54, attribué à Ina Paddy Aqjattusuk
Don du Groupe financier Banque TD.

(613) 990-1985 1-800-319-ARTS
380, promenade Sussex, Ottawa
Pour plus d'information et pour vous abonner
à notre Cyberbulletin, visitez musee.beaux-arts.ca

Heures d'ouverture: mercredi – dimanche
10h – 17h jeudi 10h – 20h
Devenez membre et profitez de l'entrée gratuite
en tout temps!

LeDroit

OTTAWA CITIZENS

OTTAWA

OTTAWA

OTTAWA

OTTAWA

OTTAWA

OTTAWA

OTTAWA

OTTAWA

OTTAWA

OTTAWA

OTTAWA



MUSÉE
D'ART
JOLIETTE

www.musee.joliette.org (450) 756-0311

Mark Ruwedel Written on the Land

12 février – 16 avril 2006

• Culture •

EXPOSITION

De livres, de plomb et de symboles

CIEL-TERRE

Anselm Kiefer
Du 11 février au 30 avril
Musée d'art contemporain
de Montréal

RENÉ VIAU

Sûrement l'un des peintres allemands contemporains les plus connus, Anselm Kiefer s'est d'abord confronté à la mémoire refoulée de l'Allemagne. Son art, marqué autant d'une fertilité brutale que d'une formidable inventivité, a provoqué, depuis sa fulgurante ascension à la fin des années 70, une certaine incompréhension. L'impressionnante exposition qui s'ouvre aujourd'hui au Musée d'art contemporain rejette une lecture encore parsemée de malentendus où l'avait enfermée son entreprise de réappropriation de la culture et de l'histoire allemandes, avec notamment des allusions notées au passé nazi. Privilégiant, au détriment de l'angle «Allemagne, mère blafarde», un univers faustien entre ciel et terre, l'exposition se développe selon une rhétorique dont les figures principales sont la germanité, la cabale, le cosmos, les éléments primordiaux, le sentiment d'un monde perdu ou à redécouvrir.

Une borne contre la barbarie

S'élargissant à certains mythes, certes teintés de romantisme wagnérien, les figures qui habitent la peinture de Kiefer — palettes, plomb, graines de tournesols, argile, anges, avions et engins de guerre — sont inventoriées. Élargissant la vision de l'œuvre de Kiefer, l'exposition transcende ainsi la question qui l'a lancée durant les années 70. Comment être un artiste allemand après l'Holocauste?

Dans son exégèse sur Kiefer, l'historien d'art Daniel Arasse nous prévenait (Anselm Kiefer, Éditions du Regard): «L'ampleur des thèmes, la richesse intellectuelle dont sont investies les œuvres [...] tout cela fait que la production d'Anselm Kiefer est maintenant relayée par une intense production textuelle, occupée à déchiffrer un travail dont la dimension symbolique est aussi manifeste qu'est énigmatique [car très personnellement visualisée] leur contenu propre.» Tentant de déchiffrer le visage de ces tableaux «couverts de blasons, de caractères, de chiffres, de mots obscurs» qui dissimulent et révèlent sans cesse quelque chose, on doit donc laisser une large part à ce qui échappe à la parole et au texte. Mais si toute tentative d'explication ne peut que se dérober, cela ne devrait pas empêcher qui que ce soit de l'engager.

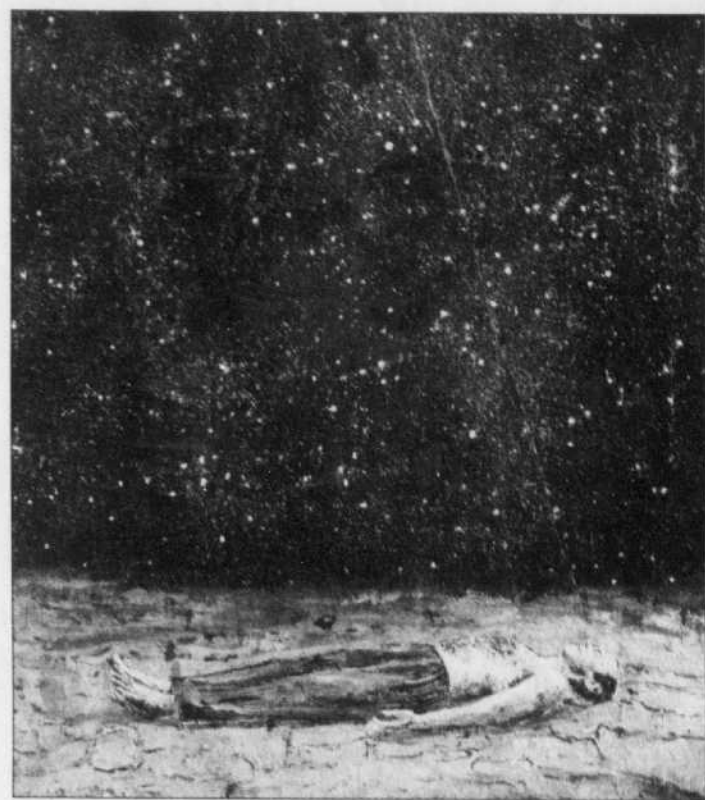
Pas surprenant donc que pour Kiefer, artiste lettré et cultivé, le livre soit aussi œuvre. Accueillent le visiteur une série de livres-collages sous vitrine. Les Cieux (1969) nous ramène au rôle et à la place du livre dans cet univers. En plomb, en argile, en papiers jaunies, prolongeant d'ailes et de matières aussi diverses qu'étranges, Kiefer transforme le livre. Il en fait un accompagnement, un gardien, une borne contre la barbarie et l'amnésie. Insolites modes d'emploi, ses livres sans texte sont aussi autant d'avertissements contre tout ce qui pourrait apparaître comme une restriction devant la prégnance des interprétations dont ses tableaux si «ouverts», truffés d'allusions et de citations, sont porteurs. Ne pouvant se passer de ce double symbolique, Kiefer se rapproche de la pensée de Mallarmé, pour qui l'univers existe pour aboutir à un livre. Sa bibliothèque cryptée et labyrinthique suscite un improbable dialogue tellement ici,

comme entre tous les autres éléments de son monde, le jeu des réciprocités est aléatoire.

Kiefer se représente en 1971 tenant une branche enflammée. La forêt, l'arbre, les mythes germaniques, le feu, l'escalier, le serpent, l'atelier, la palette de l'artiste deviennent ses premiers motifs. Il peint en 1974 sa première «terre brûlée». Au-dessus d'un sombre paysage est écrit le texte allemand d'une comptine bien connue de tous les enfants nés, comme Kiefer (en 1945), à la fin de la guerre. «Hanneton vole. Père est à la guerre. Mère est en Poméranie. La Poméranie est brûlée.» Le champ labouré ou dévasté se fait également champ de bataille. A cette dimension tragique et politique fait contraste une autre immense toile. Bruissement de runes à l'automne (2005) tire son titre d'un poème de Paul Celan. Kiefer est un grand lecteur de poésie. Les plants décimés dans les labours se font énigmes sur la neige, si claire par rapport à la tonalité calcinée de son vis-à-vis. Le tableau est lumineux, si tant est qu'on puisse parler de lumière dans cette peinture où les bouleversements telluriques absorbent et noient la couleur dans la matière.

Dans Mélancolia (2004), l'humour est nervalien. Au milieu du ciel, un polyèdre évoquant la création se fait «étoile morte... luth constellé (qui) chante le soleil noir de la mélancolie». La toile évoque la fameuse gravure de Dürer. L'artiste,

épaulé d'un ange, n'en finit plus de méditer sur le destin de la création où l'âme rejoint neurasthénie et accablement. Kiefer propose une interprétation alchimique de ce thème. La perfection tant souhaitée ne serait qu'un implacable théorème géométrique invérifiable. Traditionnellement, la mélancolie est rattachée au plomb. D'où, dans la même salle, cette bibliothèque «saturnienne» intitulée Météorites (1998-2005). Aux côtés des pierres au sol, des feuilles en plomb s'accumulent sur des rayons en prenant la forme de livres. Ailleurs dans la toile intitulée La Voie lactée (1985-1987), le plomb irrigue les sillons de la terre. La constellation se transplante dans ses labours pour se confondre au champ stellaire. Ailleurs, des graines de tournesols — clin d'œil à Van Gogh — se font étoiles. Le microcosme se fait macrocosme. Sur les lourdes feuilles d'un autre «kolossal» livre de plomb, une fois de plus, le ciel et la terre se confondent. Des noms d'étoiles sont écrits selon le code chiffré de la NASA. Des motifs de coquelicots s'y superposent. Poursuivant ses correspondances secrètes, l'artiste se dépeint sous les traits d'un homme assoupi. Se reposant, il lance tout de même «des flèches aux étoiles». C'est là un des paradoxes de cette œuvre touffue qui prend plaisir à nous égarer avec délectation dans les strates cursives d'une archéologie mystérieuse et d'une polysémie savante. Ce que Kiefer transmet dans Pluie d'étoiles

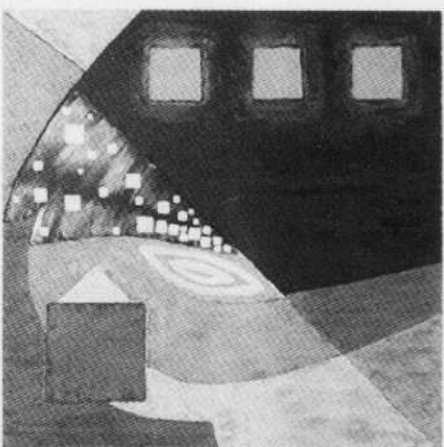


SOURCE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Sternenfall (Pluie d'étoiles), 1995.

(1995) est tout simplement ce que tout le monde peut éprouver dans la féerie d'une nuit d'été à contempler les buissons d'étoiles. L'homme git les yeux fermés devant le ciel scintillant. Pourtant, le dormeur semble conscient, bercé et veillé — titre d'une autre œuvre de Kiefer —, par «cette obscure clarté qui tombe des étoiles».

Collaborateur du Devoir

Roman Danilov



Exposition
du 14 février
au 4 mars
2006

Vernissage
Le 15 février 2006
(17-19h)

GALERIE GORA

279 Sherbrooke Ouest espace 205, Montréal
tél: 514.879.9694 www.gallerygora.com
METRO place-des-arts

Hydro Québec

Les Séries Pro Musica
Hommage à Mozart

Série Émeraude
Mardi, 14 février 2006

Jimmy Brière,
piano

Programme :
les Sonates Klavierstücke, D.
946, de Schubert.
2e année de Pèlerinage,
«Après une lecture du
Dante», de Liszt.
n° 3, op. 5, de Brahms

Billets : 30\$, 25\$, 12\$
(taxes et frais en sus)

en vente
à la Place des Arts :
842-2112

Renseignements :
Pro Musica, 845-0532
www.promusica.qc.ca

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842 2112 1 888 842 2112
www.pda.qc.ca Admissions 514 792 1221

ÉCOLE MUSIQUE 1067

Québec

Le Scena Musicale

Présenté par Bayer Inc.

MUSIMARS-2006
27.02.06
03.03.06
MUSIMARCH-2006

Des impressions
Musique des pays scandinaves et du Canada
Music from Scandinavia and Canada

Concerts et rencontres
Billetterie : (514) 398-4547
Info : (514) 843-9305 | www.smcq.qc.ca

McGill
Schulich School of Music
École de musique Schulich

SMCQ
Société Musicale de Québec

ÉCOLE MUSIQUE 1067

Bayer

Le Devoir

MARSCH

SOCAN

BALL

Medison

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

qb quatuor bozzini

La série montréalaise
Saison 2005-2006 • 4 Générations

- 16 février 2006, 20h
Invitée: Lyselin Adams, flûte
— Jacques Héty
— Sabrina Schroeder
— Jean-François Laporte
— Bernard Falaise
— Geof Holbrook
- 6 avril 2006, 20h
— Louis Dufort
— André Cormier
— Emily Hall
— Alcides Ianza

Ces deux concerts de la série montréalaise ont lieu à la Chapelle Saint-Louis, église Saint-Jean-Baptiste 4230, rue Drolet — Montréal (métro Mont-Royal) 20h; 12\$ aînés, étudiants; 7\$ artistes information générale: 514-845-4046

1 au 6 mai 2006
Salon des compositeurs/Composer's Kitchen

Les disques
Portrait Montréal
Steve Reich: Different Trains

www.QuatuorBozzini.ca

Grandir à Montréal

La sortie en famille idéale pendant la relâche scolaire!

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Métro McGill ou autobus 24
Pour informations : (514) 398-7100
www.musee-mccord.qc.ca

The Gazette

radio 101

radio 1030

radio 1040

radio 1050

radio 1060

radio 1070

radio 1080

radio 1090

radio 1100

radio 1110

radio 1120

radio 1130

radio 1140

radio 1150

radio 1160

radio 1170

radio 1180

radio 1190

radio 1200

radio 1210

radio 1220

radio 1230

radio 1240

radio 1250

radio 1260

radio 1270

radio 1280

radio 1290

radio 1300

radio 1310

radio 1320

radio 1330

radio 1340

radio 1350

radio 1360

radio 1370

radio 1380

radio 1390

radio 1400

radio 1410

radio 1420

radio 1430

radio 1440

radio 1450

radio 1460

radio 1470

radio 1480

radio 1490

radio 1500

radio 1510

radio 1520

radio 1530

radio 1540

radio 1550

radio 1560

radio 1570

radio 1580

radio 1590

radio 1600

radio 1610

radio 1620

radio 1630

radio 1640

radio 1650

radio 1660

radio 1670

radio 1680

radio 1690

radio 1700

radio 1710

radio 1720

radio 1730

radio 1740

radio 1750

radio 1760

radio 1770

radio 1780

radio 1790

radio 1800

radio 1810

radio 1820

radio 1830

radio 1840

radio 1850

radio 1860

radio 1870

radio 1880

radio 1890

radio 1900

radio 1910

radio 1920

radio 1930

radio 1940

radio 1950

radio 1960

radio 1970

radio 1980

radio 1990

radio 2000

JEUNESSES PRÉSENTENT

DES SAMEDIS EN COMPAGNIE, DES PLUS AUDACIEUX VIRTUOSES DE LA RELÈVE LA MUSIQUE SUR UN PLATEAU

18 FÉVRIER 20H
ROMANCES ET COMPAGNIE
SHALOM BARD, clarinette • ALLISON B. KIGER, flûte • JEAN-PHILIPPE TREMBLAY, alto • CHRISTOPHER JOHNSON, piano

DES DIMANCHES EN MUSIQUE LA MUSIQUE, C'EST DE FAMILLE!

19 FÉVRIER 11H • 13H30
BAROCAMBOLESQUE
SOPHIE LARIVIÈRE, flûtes à bec
MATTHIAS MAUTE, flûtes et violon baroque
MARIE-NATHALIE LACOURSÈRE, comédienne-danseuse

CONFÉRENCES SUR LES CASTRATS
AVEC FRANÇOIS FILIATRAULT HISTOIRE SOCIALE ET MUSICALE

12 MARS 14H
LE CHANGEMENT DE GOÛT ET LE DÉCLIN

UNE SALLE DE CONCERTS À DÉCOUVRIR • RÉSERVEZ VOS PLACES!

MAISON DES JMC
305, AV. DU MONT-ROYAL EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1P8
TÉLÉPHONE : 514 845-4308, poste 221 • info@jeunessemusicales.com
www.jeunessemusicales.com

Mark Hall

Culture

Comment
se complaire
dans l'inutile...THE PINK PANTHER
(V.F.: LA PANTHÈRE ROSE)

Réalisateur: Shawn Levy. Scénario: Len Blum et Steve Martin. Avec Steve Martin, Kevin Kline, Jean Reno, Emily Mortimer. Image: Jonathan Brown. Montage: George Folsey Jr., Brad E. Wilhite. Musique: Christopher Beck. États-Unis, 2006, 93 min.

ANDRÉ LAVOIE

Quelqu'un espérait-il réellement le (perpétuel) retour de la Panthère rose? C'est la question, pas très existentielle j'en conviens, qui se pose devant *The Pink Panther*, de Shawn Levy, renouant avec Steve Martin après *Cheaper by the Dozen*. Une fois encore, le duo se complait dans l'inutile en décrivant la mise au monde de l'inspecteur Clouseau, star improbable des fins limiers issus de la France profonde. Car avant de trébucher dans les fleurs du tapis tout en buvant des dry martini parmi la jet-set des années 60 (la touche Blake Edwards avec ce génie comique qu'était Peter Sellers), l'homme brillait par sa bêtise — mais au fond de sa province.

Cette «genèse», nullement sacrée même s'il s'agit d'une série à succès qui n'en connaissait plus depuis longtemps (Roberto Benigni fut déjà appelé à la rescousse dans *The Son of the Pink Panther*), permet à Steve Martin, également scénariste, de renouer avec le cabotinage. La parenthèse *Shopgirl* laissait pourtant planer des espoirs de rémission... Arborant la casquette et l'imperméable de Clouseau, il multiplie les catastrophes bien plus que ne le faisait Sellers, dont le rôle était devenu pour lui un boulot. Pour Martin, c'est l'occasion rêvée de mettre Paris, et plus tard New York, sens dessus dessous: quand ce n'est pas un globe terrestre qui provoque des accidents de voiture, c'est une suite présidentielle qui se transforme en champ de bataille.

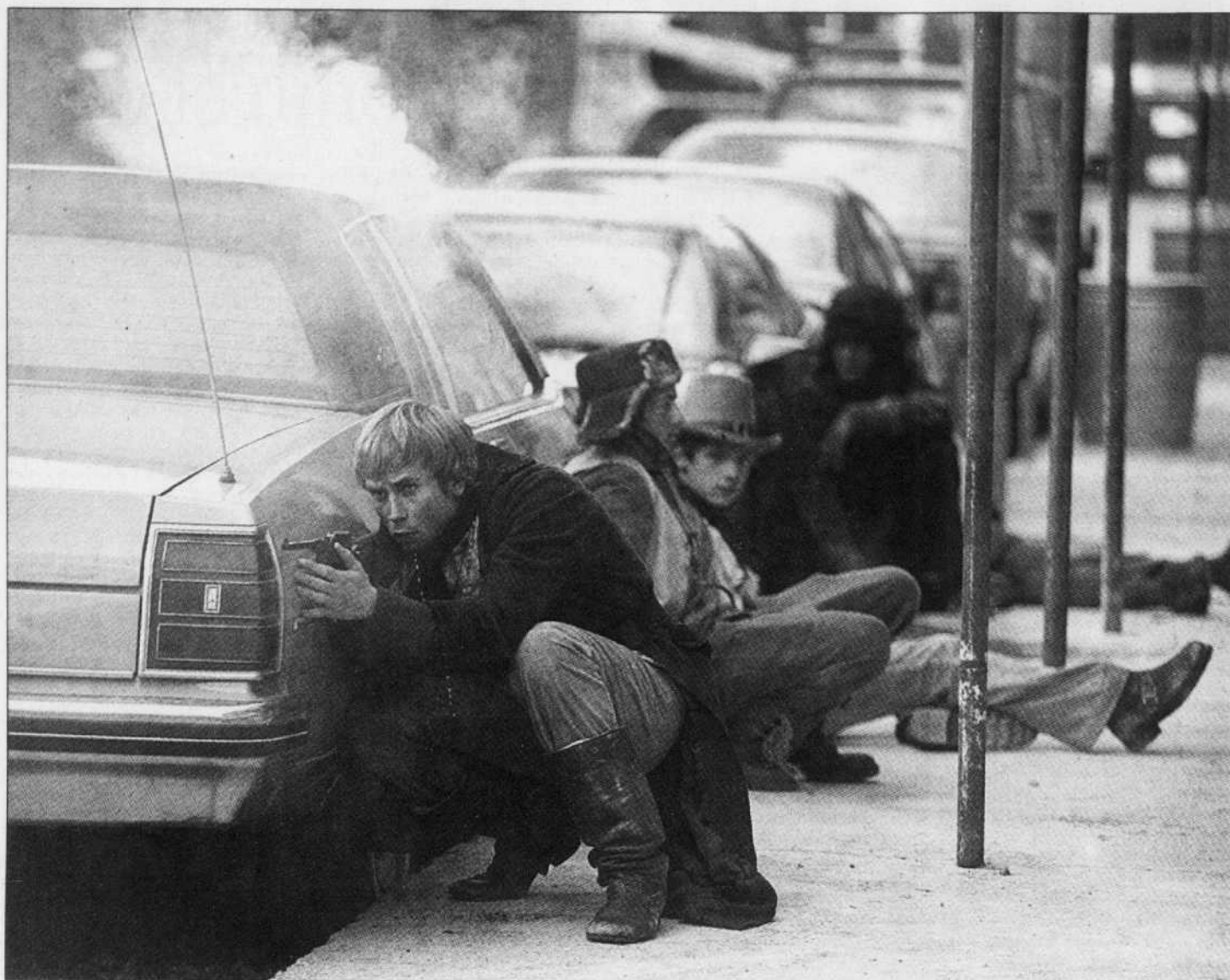
Il y a bien sûr un prétexte brillant de mille éclats, un diamant pourvu

d'une précieuse imperfection rosâtre en forme de panthère, dérobé à un tyranique entraîneur lors d'un match de soccer, assassiné au passage. Pour résoudre cette affaire, le chef inspecteur Dreyfus (Kevin Kline, à quand un autre *Fish Called Wanda* pour qu'enfin il nous fasse rire?) décide d'engager le dernier des imbéciles, en l'occurrence Clouseau, déterminé à le tasser au moment opportun pour récolter les honneurs. Entouré d'une secrétaire timide (Emily Mortimer) et d'un assistant à la couenne dure (Jean Reno, le Français de service du cinéma américain), ses soupçons, et son regard, se portent sur une chanteuse (Beyoncé Knowles, tout au plus un décolleté), célèbre compagne du défunt entraîneur.

De la même manière que le compositeur Christopher Beck livre une version techno de la célèbre mélodie d'Henry Mancini, quelques notes dont l'efficacité ne se dément pas 40 ans plus tard, on se retrouve devant un *Pink Panther* planté à notre époque pour décrire un personnage d'un autre âge. En fait, entre deux cabrioles et un anglais cassé à la française — la meilleure scène du film se résume à un cours d'initiation à l'accent américain, Clouseau répétant jusqu'à plus soif «*I would like to have a hamburger*» —, on assiste à la vulgaire séance de *French bashing* dont Hollywood a maintenant le secret. Sellers interprétait un nigaud dans un monde qui toujours le dépassait: Martin non seulement cède aux facilités grossières et sexuelles pour ados attardés mais dépeint la France comme si Clouseau n'était pas l'exception, mais la règle...

À qui s'adresse ce nouveau *Pink Panther* aussi peu pétillant qu'une coupe de champagne traînant sur le zinc à la fin d'une mauvaise soirée? Certainement pas aux nostalgiques de Peter Sellers, et encore moins aux amoureux de la France. «*I would prefer a hamburger...*»

Collaborateur du Devoir



Le héros, Dick, est un jeune homme renfermé et pacifique qui, en tenant en main un revolver qu'il croyait jouet, se découvre la passion des armes.

Cher revolver...

DEAR WENDY

Réalisation: Thomas Vinterberg. Scénario: Lars von Trier. Avec Jamie Bell, Bill Pullman, Michael Angarano, Danso Gordon, Novella Nelson, Chris Owen, Alison Pill, Mark Webber. Image: Anthony Dod Mantle. Musique: Benjamin Wallfisch.

ODILE TREMBLAY

Par son thème, *Dear Wendy* s'inscrit dans la lignée des films de Lars von Trier qui posent un regard frontal sur l'Amérique, comme *Dancer in the Dark*, *Dogville* et *Manderlay*. C'est ce grand cinéaste danois qui a écrit le scénario de *Dear Wendy*. Son compatriote Thomas Vinterberg, associé au départ avec lui dans l'aventure *Dogma*, école de contraintes qui a offert au septième art plusieurs bijoux, s'était fait remar-

quer avec l'excellent *Festen*, cruelle histoire de famille fruit du *Dogma*. Il est plus réaliste que le stylisé Von Trier, d'où ce désir partagé de frotter le texte de l'un à l'imagerie de l'autre, pour ancrer la métaphore dans la glèbe.

Car c'est d'allégorie qu'il est question ici. L'aventure d'une bande de jeunes gens de la ville minière d'Estherslope aux États-Unis, qui découvrent la passion des armes à feu, prête, bien entendu, à une satire de la violence américaine.

Tant Lars von Trier que Thomas Vinterberg estiment que, quoique danois, ils sont, par la bande, Américains, car cette culture dominante les a nourris. Ils

réfèrent donc haut et fort l'accusation de décrier de l'extérieur les États-Unis (qui n'apprécient guère la critique venue d'Europe) à travers leur chapeau. Comme Von Trier, tout en situant l'action aux États-Unis, Thomas Vinterberg a tourné en Europe (en Allemagne dans le cas de *Dear Wendy*, mais avec des acteurs anglais et américains).

Beau film, peut-être trop lisse toutefois, ayant du mal à sortir des rets du symbole pour s'incarner, malgré tous les efforts du cinéaste qui a cherché à donner vie à ses héros, mais n'a pas évité les pièges de la stylisation, jusque dans le traitement de l'image, le jeu des éclairages savants et la

voix du narrateur qui nous entraîne du côté de la fable.

Les décors de la petite ville évoquent ceux des westerns mythiques. Oui, le monde du symbole est omniprésent. Le héros, Dick, est un jeune homme renfermé et pacifique qui, en tenant en main un revolver qu'il croyait jouet, se découvre la passion des armes et forme le club des dandys, où, costumés, des jeunes gens s'initient au maniement des armes tout en les collectionnant avec ferveur jusqu'au dénouement, tragique comme il se doit. La facilité à se procurer des armes est le point central de la démonstration, faisant basculer les protagonistes dans un univers qu'ils n'ont pas choisi au départ.

Wendy est un revolver d'ailleurs, auquel s'adresse le héros adolescent comme à son journal, renvoyant la fable au monde du jeu. L'initiation au monde adulte passe par ce rituel armé au tir de plus en plus sophistiqué et maîtrisé.

Bonne distribution où surnage Jamie Bell en Dick, figure ambiguë, à cheval entre bien et mal, sorte d'ange à l'innocence profanée par Wendy mais aussi par les jeux de pouvoir, les dynamiques de meutes. Stevie, son lieutenant (Mark Webber), est un technicien génial de balistique. Ajoutez la jeune Susan, jouvencelle doublée d'un as du pistolet. Sebastian (Danso Gordon) constitue la figure la plus faible du lot, assez placée, afro-américain authentique tueur qui atterrit dans un monde ludique qui n'est pas le sien, en le confrontant. À ce personnage ballotté, son interprète n'arrive guère à insuffler du charisme.

Chacun des protagonistes présente une facette de cette Amérique où le mythe se confronte au réel. On reprochera à *Dear Wendy* de manquer de tonus pour convaincre de la réalité flottante de cette chapelle en panne de prise sur sa société.

Autant dans *Dogville* Lars von Trier parvenait, malgré les conventions du théâtre, à donner un souffle à chaque personnage, autant ici chacun glisse un peu dans un univers d'artifice où l'on cherche une poignée. La direction artistique est superbe, le jeu en général convaincant, mais l'allégorie ne possède guère la portée de sa charge.

Le Devoir

Hydro Québec
PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBECSSQ Groupe financier
PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉALLES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

05 06

L'INCOMPARABLE

Magdalena Kožená

chante Rameau et Gluck

Les Violons du Roy sous la direction de Bernard Labadie
Magdalena Kožená, mezzo-soprano

MARDI 28 FÉVRIER 2006 20 H

CONCERT DÉPLACÉ À LA
SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ÉDOUARD-MONTPÉTTIT

Billetterie Articulée
(514) 844-2172 (sans frais: 1 866 844-2172)JEUDI 2 MARS 2006 20 H
ÉGLISE SAINT-DOMINIQUE QUÉBECBilletterie du Grand Théâtre de Québec
(418) 643-8131 (sans frais: 1 877 643-8131)Conseil des arts
et des lettres
QuébecVILLE DE
QUÉBECConseil des arts
et des lettres
MontréalConseil des arts
et des lettres
Trois-Rivières

LE DEVOIR

La Scène Musicale

SMCQ

Société de musique contemporaine du Québec
40^e saison | Série montréalaise | Concert no 278

Cabaret : Encore!

Ingrid Schmithüsen, soprano et Le Groupe rapide d'interventions musicales (GRIM) de la SMCQ
Walter Boudreau, chef
Alain Lefèvre, piano, invité spécial
Bolcom, Boudreau, Ravel, Satie, Schoenberg, Weill et autres.

Samedi 11 février, 17 h

Dans le cadre des Musiques en apéro
Suivi d'une dégustation de vins et fromages

Salle Pierre-Mercure

Réservation : (514) 987-6919
30 \$ ou 2 pour 50 \$Voix d'Amériques
spoken word
Ça brasse à La Sala Rossa!Dimanche 12 février - 11h à 17h - gratuit
Salon de la marginalité

Nouveaux éditeurs, petites revues, maisons de productions indépendantes et groupes engagés rencontrent le public.

Dimanche 12 février - 20h30 - 15\$
Semeurs de troubles

Soirée exceptionnelle avec sept poètes de la nouvelle génération: Azoulay, Dimanche, Doré, Jufra, Lamy, Langlais, Ruiz. Et le groupe Caniche Hara-Kiri

Lundi 13 février - 20h30 - 15\$
Body and Soul 3

En français cette fois. Ces femmes sont des bêtes de scène! Lou et Suzanne Babin, Sylvie Laliberté, Senaya, Catherine Lalonde, Mylène Roy, Dana Michel + D. KIMM

billetterie
Articulée
514 844-2172
1 866 844-2172www.tva.ca
1 877 514-4351La Sala Rossa
4848, boul. Saint-Laurent

Le Devoir

Musique
de chambre
Allegro
Chamber
Music25^e saison

piano
Dorothy Fieldman Fraiberg
violin
Marie-Claire Cousineau
alto
Douglas McNabney
violoncelle
Katherine Skorzevska
clarinette
Simon Aldrich
harpe
Jennifer Swartz
Œuvres de Mendelssohn,
Maurice Ravel, Schickel
jeudi 16 février, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre
www.allegrochambermusic.com

Si vous êtes intéressés par la Fondation canadienne des musiciens (F.C.M.), le programme de bourses d'études en musique ou les autres programmes de la Fondation, veuillez nous écrire à l'adresse suivante: Fondation canadienne des musiciens, 100, rue Saint-Jacques, Montréal, Québec H2Y 1K1.



Cinéma



Rendez-vous du cinéma québécois

Robert Morin, à l'angle des rues Bonheur et Harmonie

Rencontre avec un cinéaste dont le talent et l'impertinence sont encore des secrets trop bien gardés

ANDRÉ LAVOIE

Il parle de ses longs métrages pour le cinéma comme de «grosses bébêtes», et la quatrième en titre, *Que Dieu bénisse l'Amérique*, ouvre les 24^e Rendez-vous du cinéma québécois le 16 février prochain. Dès le lendemain, le nouveau film de Robert Morin sera sur une quinzaine d'écrans au Québec.

La chose ne l'empêche pas de dormir, du moins à observer son attitude désinvolte et sa franchise devant les questions plus embarrassantes. Alors que ses vidéos (*Le voleur vit en enfer*, *Quiconque meurt meurt à douleur*) ressemblent à des coups de poing, que ses films (*Requiem pour un beau sans-cœur*, *Windigo*, *Le Nèg*) font l'objet de l'attention soutenue des critiques, Robert Morin caresse toujours le rêve de rejoindre un plus large public. Mais le réalisateur de *Que Dieu bénisse l'Amérique* n'en fait pas une obsession, pas au point de renier une démarche qui fait de lui le plus charmant baveux du cinéma québécois.

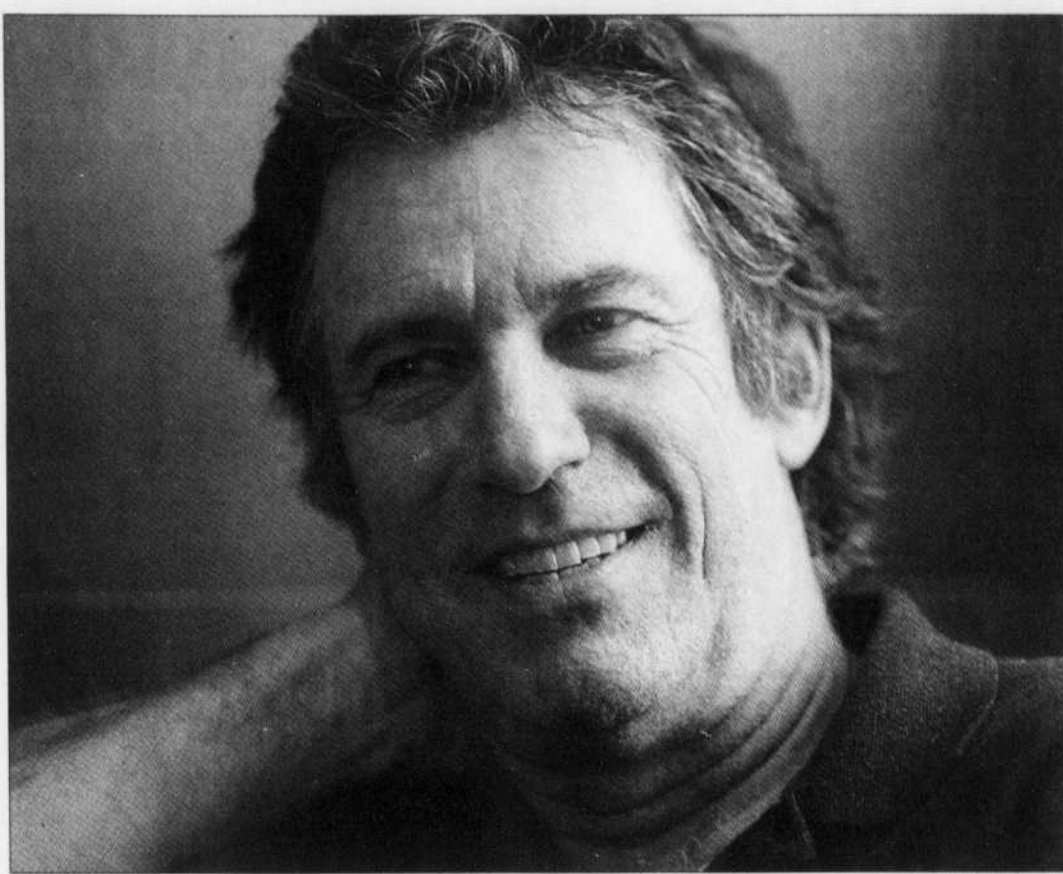
Une fable grinçante

Pourtant, j'avais devant moi, en ce jour de service après-vente et dans un décor qui ressemblait à tout sauf à un film de Robert Morin, un cinéaste qui reconnaît avoir opéré un virage salutaire, et qui de surcroît avoue s'être «calmé». Ceux qui ont vu *Petit pow!* Noël savent que l'homme a réglé ses comptes avec son père, longtemps malade et aujourd'hui décédé. Le résultat final: un face-à-face courageux, parfois aux limites de l'insoutenable, à cheval entre fiction et documentaire, où

les bons sentiments n'ont pas leur place, sans céder au défaitisme.

Morin a décidé de ne pas s'arrêter en si bon chemin. «*Dans Que Dieu bénisse l'Amérique, je voulais surtout m'éloigner de mes autres films, précise-t-il, ne pas livrer un constat réaliste mais utopiste.*» Et la chose étonne de la part d'un réalisateur connu pour sa fascination à l'égard des marginaux, ceux qui n'ont plus rien à perdre, pas même leur propre vie. Dans *Que Dieu bénisse l'Amérique*, l'heure est à la fable, grinçante, sur l'individualisme, mais aussi sur l'aliénation d'un peuple obsédé par les apparences, enroulé dans son confort. Le choix du décor — une banlieue anonyme — lui paraissait incontournable et l'époque — un certain 11 septembre 2001 —, essentielle à sa démonstration.

Tout comme nous, les personnages de ce film se souviennent de ce qu'ils faisaient ce jour-là, mais pour d'autres raisons. Un tueur en série élimine des prédateurs sexuels d'une manière effroyable et des voisins s'épient les uns les autres, se croyant la prochaine victime ou le dernier coupable en lice. Mais cette macabre mascarade n'aurait-elle pas pu se dérouler un jour plus tôt? Morin répond par la négative, après une certaine hésitation: «*L'aspect métaphorique du 11 septembre était trop important, en plus du décor de la banlieue, le plus représentatif de l'individualisme. Pour les personnages, leurs problèmes personnels sont plus importants que ça, tu imagines? Et avec l'intrigue policière, je les enferme davantage en eux-mêmes. Mais contrairement aux Américains, ils ont retenu la leçon de cette journée.*»



«Une tragédie sans morts, ça s'appelle un drame... et un drame, c'est plate, c'est bourgeois», dit Robert Morin.

Et elle est très éprouvante, farcie de cadavres en décomposition et de suspects au regard menaçant. Pourtant, Morin revendique une nouvelle légèreté. «*Tout a été volontairement tordu, dit-il avec fierté. C'est la magie du gars des vues, que je n'avais jamais faite avant de*

manière aussi exagérée.» Et s'il n'utilise pas la caméra subjective, un incontournable dans son œuvre, il multiplie les procédés visuels amusants, les personnages grotesques et les situations absurdes. Au-delà du constat accablant, celui qui n'a jamais donné

dans la dentelle livre, du moins à mes yeux, une étonnante confession: «*Mon but ultime, c'est de divertir, et je l'ai toujours assumé. Vouloir faire réfléchir à tout prix, c'est la chose la plus éloignée de moi. Mais il faut s'entendre sur la définition de divertissement: un philosophe qui lit*

Nietzsche se divertit. Tout comme je considère que le cinéaste Michael Haneke fait du divertissement; devant La Pianiste, je ne pense pas à ma liste d'épicerie.»

Morin croit par contre à la fascination des acteurs, une nouveauté pour celui qui s'est longtemps «méfié» d'eux mais qui, depuis *Le Nèg*, les considère comme des partenaires. Et même s'il fait appel à des figures bien connues, surtout du petit écran (Sylvie Léonard, Gildor Roy, Gaston Lepage, Sylvain Marcel), il cherche «des bouilles, des tronches», avant des vedettes, heureux à l'idée d'avoir des comiques jouant des personnages dramatiques. «*J'aime de plus en plus les acteurs et je ne tiens pas à leur écrire que des rôles complètement sombres.*»

Cela ne l'empêche pas de cultiver son amour profond pour le polar, et surtout pour la tragédie. «*Une tragédie sans morts, ça s'appelle un drame... et un drame, c'est plate, c'est bourgeois. Dans mes films, mes personnages sont tragiques car ils participent à leur propre malheur. Dans un drame, c'est le malheur qui leur tombe dessus. Quand quelqu'un va mourir, la perspective est complètement différente. Si les avions avaient raté les tours du World Trade Center le 11 septembre 2001, on n'en parlerait pas aujourd'hui.*» Et Robert Morin ne se serait pas aventuré dans un territoire qu'il a quitté depuis longtemps, plantant sa caméra à l'angle des rues Bonheur et Harmonie — ça ne s'invente pas... — pour cette amusante et décapante bénédiction.

Collaborateur du Devoir



Dans *Firewall*, Harrison Ford a plutôt l'air d'un Indiana Jones à la retraite, ayant troqué l'archéologie pour l'informatique.

Un vulgaire écran de fumée

FIREWALL

Réalisation: Richard Loncraine. Scénario: Joe Forte. Avec Harrison Ford, Paul Bettany, Virginia Madsen, Mary Lynn Rajskub. Image: Marco Pontecorvo. Montage: Jim Page. Musique: Alexandre Desplat. États-Unis, 2006, 105 min.

ANDRÉ LAVOIE

Sur la côte ouest, à Seattle par exemple, la pluie fait partie du paysage, comme une toile de fond qui en définit la personnalité urbaine. Faut-il pour autant réquisitionner les pompiers de la ville pour arroser un plateau de tournage et ainsi nous faire comprendre que, dans *Firewall*, nous sommes dans l'État de Washington et que, même trempé jusqu'aux os, Harrison Ford n'attrapera aucun mauvais rhume tant qu'il n'aura pas sauvé sa famille?

C'est à cette opération de routine que le réalisateur Richard Loncraine nous convie, capable de grandeur (*Richard III*) et de charme banalité (*Wimbledon*), empiète ici dans un scénario à numéros de Joe Forte, son tout premier, que l'on qualifiera peut-être un jour d'erreur de jeunesse. Il en va autrement pour Harrison Ford, dont les signes de fatigue s'accroissent, devenant à la limite risible

dans cette énième variation de l'homme respectable forcé par les circonstances de jouer au bagarreur de rue. Passe encore dans la peau d'un président (*Air Force One*) ou d'une bête traquée (*The Fugitive*), mais dans *Firewall*, il a plutôt l'air d'un Indiana Jones à la retraite, ayant troqué l'archéologie pour l'informatique.

Son Jack Stanfield semble un maître dans ce domaine, responsable de la sécurité d'une grande banque de Seattle. Il habite une demeure dont Frank Lloyd Wright pourrait réclamer la paternité; Beth (Virginia Madsen, qui doit avoir le vin triste pour endosser un rôle aussi fade après le succès de *Sideways*), son épouse architecte, l'a conçue avec soin, foyer idyllique pour ce couple sans histoire et ses deux enfants. Leur univers paradisiaque, et pluvieux, bascule dans l'horreur lorsque Jack est victime d'un maître chanteur au délicieux accent *british*, Bill Cox (Paul Bettany, qui aurait besoin des leçons de Willem Dafoe pour jouer les vilains sans se prendre au sérieux), kidnappant sa famille pour le forcer à vider la banque. Puisque le gentleman cambrioleur et ses acolytes recrutés dans un gym près de chez vous l'observent depuis des mois, Bill croit pouvoir se servir de Jack comme d'une marionnette. Puisque la marionnette en

question affiche le profil grisonnant de Harrison Ford, les ficelles ne sont pas toujours tirées dans le même sens.

On ne croit visiblement plus au potentiel commercial de Ford pour le plongeur dans une telle entreprise, riche en invraisemblances, comme ce petit chien dont le collier s'avère très pratique pour retracer les otages, et pauvre en originalité, débutant par un crépitement de clavier d'ordinateur et des images numériques embrouillées de caméras de surveillance. Des effets bien commodes qui seront déclinés *ad nauseam*, cauchemar informatique se transformant en chasse à l'homme avec des recettes dont on cherche en vain les épices pour en relever le goût (tiédasse).

Et à l'image des moues boudeuses de Mary Lynn Rajskub dans le rôle ingrat de la secrétaire et alliée du pauvre Jack, leçons bien apprises dans la série *24 heures chrono*, on a souvent envie de faire la gueule devant cet étalage de clichés. Si seulement ils nous étaient servis dans un suspense décoiffant au point d'en oublier de regarder notre montre. *Firewall* n'est en somme qu'un vulgaire écran de fumée, vite dissipé par le temps maussade de Seattle. Nous voilà sauvés par la pluie.

Collaborateur du Devoir

Un original avec ça?

LA SAISON DES AMOURS

Réalisation: Jean-François Caissy. A Ex-Centris.

ODILE TREMBLAY

Étrange et beau documentaire que ce premier long métrage de Jean-François Caissy. Dans *La Saison des amours*, la chasse à l'original, pratiquée par des familles amies qui se retrouvent chaque année en Gaspésie pour ce rituel, n'entend pas traiter en priorité du corps à corps entre le fusil et le grand mammifère. Comme il n'entend guère non plus exposer en majesté les beaux paysages gaspésiens.

L'action se déroule en plein bois dans l'intimité. C'est d'amitié et d'amour qu'il est question ici: ceux des couples, les familles Caissy et Landry, réunis le temps d'une chasse comme en vacances, reformant chaque automne leur communauté dispersée le reste de l'année. S'arrimant à une tradition qui s'est d'abord jouée au-dessus de leur génération et qu'ils perpétuent.

Jean-François Caissy appartient à une de ces familles, sans se passionner pour la chasse. C'est après avoir participé à une de ces rencontres qu'il a voulu en filmer ces étranges retrouvailles. Sa caméra pénètre dans les roulettes, se penche particulièrement sur certains couples. Ici, le monde des femmes et celui des hommes participent à des univers distincts. Le machis-

me est roi: les hommes aux fusils, les femmes à la casserole, mais dans une atmosphère de partage où le bonheur des échanges prime sur tout.

Par-delà des épisodes de chasse, tout compte fait sobrement abordés en quelques scènes courtes, c'est le quotidien des chasseurs, les fous rires, les repas partagés, qui forment l'essentiel du film. Jean-François Caissy sait capter les moments d'émotion avec une vraie finesse, une tendresse aussi, comme il sait filmer la nature, sans viser le spectaculaire, juste en touchant du doigt sa beauté. Le réalisateur traque les confidences des femmes, la fanfanterie des hommes qui se sentent rois avec leurs armes en main. Le milieu décrit évoque davantage le Québec d'hier que celui d'aujourd'hui, peut-être parce que ces moments liés aux traditions révèlent des comportements archaïques enfouis, soudain mis au jour.

Par-delà le machisme omniprésent, l'amour des couples, qui s'inventent de nouvelles lunes de miel dans ces rendez-vous en plein bois, se révèle aussi à l'écran, à travers des regards, des secrets confiés, attrapés au vol. La relation de confiance entre le jeune cinéaste et ses modèles a permis ce naturel et cet abandon sans censure. Il nous invite chez ces familles, dont on partage, sans être toujours d'accord, la passion et les amitiés, avec l'impression d'être entré par effraction chez des

gens aux rituels étranges, sauvages, anciens et fascinants.

Le Devoir

PALMARÈS DVD ARCHAMBAULT

Résultats des ventes : Du 31 janvier au 6 février 2006

FILM/TELÉSÉRIE

- 1 CORPSE BRIDE
- 2 LE COEUR A SES RAISONS Saison 1
- 3 DUNE Extended Edition
- 4 THE LEGEND OF ZORRO
- 5 C.R.A.Z.Y.
- 6 FLIGHTPLAN
- 7 LES BOUGONS Saison 1
- 8 36 QUAI DES ORFÈVRES
- 9 LORD OF WAR
- 10 MADAGASCAR

CINÉMA

SEMAINE DU 11 AU 17 FÉVRIER 2006

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★ 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

- 1 JOSÉE LAVIGUEUR Plus ferme que jamais 2
- 2 LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR
- 3 DIEUX DU STADE Making Of
- 4 FRANCIS CABREL La tournée des bodegas
- 5 MARTIN MATTE Histoires vraies
- 6 ALEXANDRE PARÉ L'entraîneur: niveau 2
- 7 NICOLE BORDELEAU Le yoga pour tous
- 8 SOL En spectacle
- 9 ALEXANDRE PARÉ L'entraîneur: niveau 1
- 10 JOSÉE LAVIGUEUR Coffret 1

Cinéma

Brillant comme un scalpel

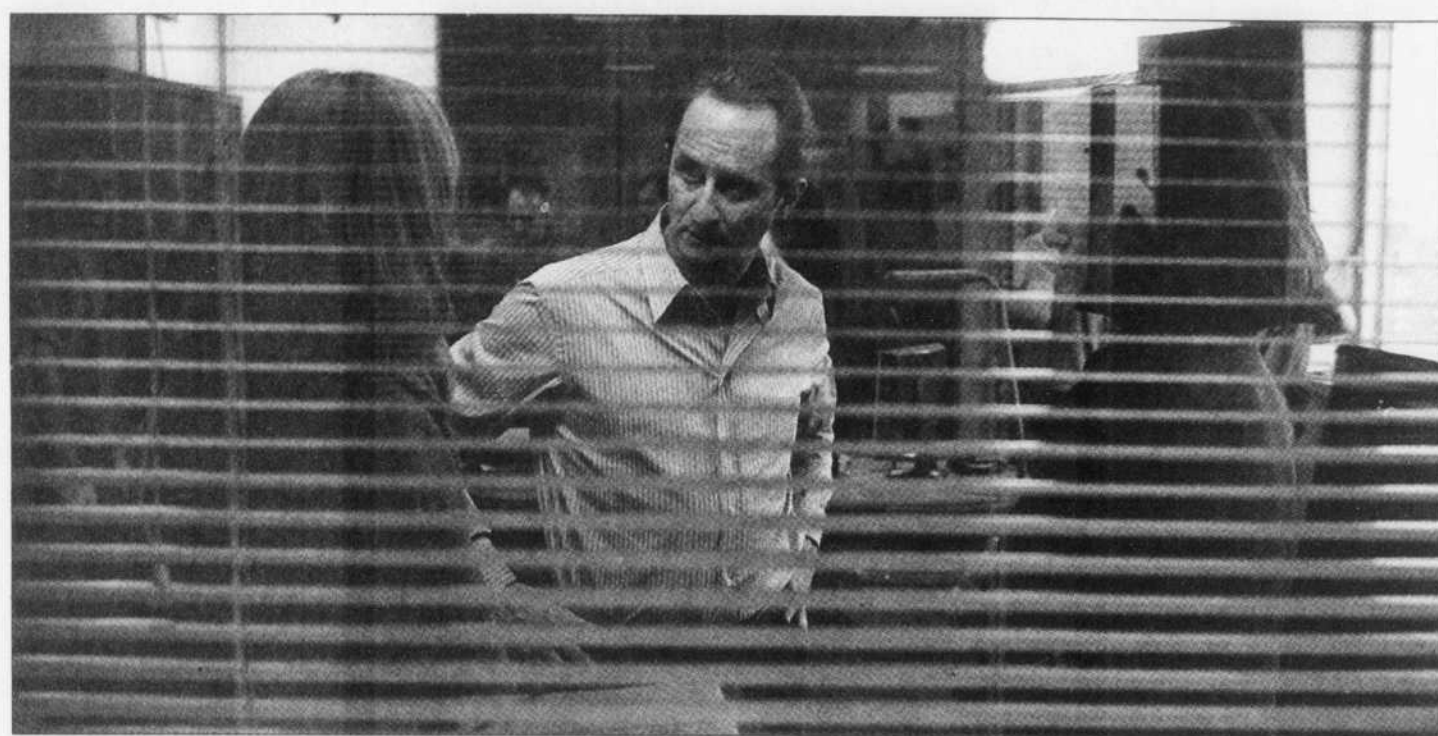
ENTRE SES MAINS

D'Anne Fontaine. Avec Isabelle Carré, Benoît Poelvoorde, Jonathan Zaccaï, Valérie Donzelli, Agathe Louvieux. Scénario: Anne Fontaine, Julien Boivent, d'après le roman *Les Kangourous* de Dominique Barbéris. Image: Denis Lenoir. Montage: Philippe Ravoet, Luc Barnier. Musique: Pascal Dusapin. France-Belgique, 2005, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

La Française Anne Fontaine est en train de s'imposer comme l'héritière de Claude Chabrol. L'insolite, le réprimé, la province et la bourgeoisie, ensemble ou séparément, forgent l'âme et le cœur de ses films, moins polars que ceux du réalisateur de *La Cérémonie*, mais pas moins polaires dans l'éventail des sentiments mis en avant. *Entre ses mains*, son septième long métrage, s'inscrit dans une continuité «toute froideur dehors» amorcée avec *Nettoyage à sec* et poursuivie dans *Comment j'ai tué mon père* et *Nathalie*.

Cette froideur, on la pressent d'abord dans Lille, ville brumeuse que le chef-opérateur Denis Lenoir (*Demonlover*, *La Séparation*) filme comme un personnage. D'autant que, dans cette cité du Nord, rôde un tueur en série qui égorge des jeunes femmes la nuit à coups de scalpel. On la ressent ensuite dans les vies aseptisées



Poelvoorde, sombre et tourmenté, trouve en Laurent son plus beau personnage au cinéma depuis *Les convoyeurs attendent*.

des personnages: Claire (Isabelle Carré), agent de recouvrement pour une compagnie d'assurances, mariée et mère d'une fillette, défend sans y croire l'importance du «facteur humain» dans son travail; et Laurent (Benoît Poelvoorde), un vétérinaire coupé du monde qui, venu la rencontrer pour une réclamation,

s'attarde à ses côtés pour lui faire la cour.

Fontaine et son scénariste Julien Boivent (qui se sont inspirés du roman *Les Kangourous* de Dominique Barbéris) développent l'intrigue sur deux plans (amoureux et policier), qui s'entremêlent à mesure que le récit avance. Fontaine tend et distend le fil du suspense afin d'illustrer les incertitudes de son héroïne, qui croit et ne croit pas, selon la scène, que Laurent est l'assassin recherché. Son attirance pour lui varie selon ses certitudes, bien que son cœur

ne balance pas toujours du côté de la prudence. Il y a de toute évidence dans sa vie une absence de passion qui rend envante la perspective du danger, mais la cinéaste reste discrète sur ses motivations intérieures, comme pour laisser cet espace à notre imagination.

En circuit fermé, ces deux éléments d'intrigue s'emboîtent parfaitement, grâce entre autres à la mise en scène au scalpel de Fontaine, en parfait équilibre entre contrôle et vertige. Celle-ci annonce souvent par un mouvement de caméra l'arrivée à pas de loup de

Poelvoorde dans le cadre, multiplie les plans subjectifs et les zooms inducteurs d'inquiétude,

filme Carré comme une proie, la ville comme s'il s'agissait du Londres de Jack l'éventreur, etc.

A l'inverse, tout ce qui est extérieur au duo se révèle plus faible, moins ancré. A commencer par la collègue et amie de Claire (Valérie Donzelli), jeune célibataire conquérante qui possède tous les attributs de la victime numéro trois d'un thriller de Wes Craven. On ne peut qu'être déçus par ce personnage platelement fonctionnel, incarné sans foi, filmé sans ironie.

S'ils ne mettent pas en valeur Poelvoorde et Carré, ces bémols, heureusement, ne les déparent pas non plus. Lui, sombre, tourmenté, un jour Cary Grant, un autre Anthony Perkins, trouve en Laurent son plus beau personnage au cinéma depuis *Les convoyeurs attendent*. Depuis *Se souvenir des belles choses*, qui lui a valu un César, Isabelle Carré n'a de cesse d'éblouir le 7^e art français avec des personnages toujours sur le fil, toujours justes, femmes et filles, jamais femme-enfant. Paradoxalement, son attirance pour ce vétérinaire-D'Jekyll tient de la fascination d'une enfant pour les monstres des contes de fées.

Collaborateur du Devoir



Claire (Isabelle Carré), qui joue le rôle d'un agent de recouvrement pour une compagnie d'assurances, défend sans y croire l'importance du «facteur humain» dans son travail.

6 NOMINATIONS AUX OSCAR[®]
DONT
MEILLEUR FILM
MEILLEUR RÉALISATEUR GEORGES CLOONEY
MEILLEUR ACTEUR DAVID STRATHAIRN

David Strathairn
George

Réalisé par George Clooney
BONSOIR ET BONNE CHANCE

V. Sous-titrée français de GOOD NIGHT AND GOOD LUCK

À L'AFFICHE MAINTENANT EN FRANÇAIS !

VERSION ORIGINALE ANGLAISE	QUARTIER LATIN	VERSION ORIGINALE ANGLAISE	CINÉMAS AMO
PARISIEN	VEN. - JEU. 12H35 - 14H50	LE FORUM 22	VEN. - DIM. 12H25 - 14H45 - 17H05 - 19H25 - 21H45
STAROTÉ MONTREAL	17H05 - 19H25 - 21H35	LE FORUM 22	LUN. - JEU. 14H45 - 17H05 - 19H25 - 21H45

JAMIE BELL BILL PULLMAN MICHAEL ANGARANO
DANIS GORDON NOVELLA NELSON CHRIS OWEN
ALISON PILL MARK WEBBER

DEAR WENDY

VERSION ORIGINALE (ANGLAISE)
UN FILM DE THOMAS VINTERBERG
SCÉNARIO DE LARS VON TRIER

★★★★

«... FRICTION CRÉATIVE...
RÉSULTAT EXPLOSIF !»
Adam Nayman, Eye Weekly

«...CRU ET INTELLIGENT,
OBSCUR ET ÉVIDENT.»
Philip French, The Observer

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE !

CINÉMA DU PARC	VEN. - JEU.
3575 Du Parc 281-1900	15H00 - 17H05 - 19H10 - 21H15

PALME D'OR CANNES 2005

JÉRÉMIE RENIER et DÉBORAH FRANÇOIS dans

l'enfant

un film écrit et réalisé par JEAN-PIERRE et LUC DARDENNE

Précédé du film d'animation
DEHORS NOVEMBRE
réalisé par Patrick Deschamps,
à partir de la chanson des Calais

en salle le 17 février

5 NOMINATIONS AUX OSCARS[®]
DONT
MEILLEUR FILM

«QUEL FILM PASSIONNANT !»
ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

«FORMIDABLE !»
MARTIN BILODEAU, LE DEVOIR

★★★★★
THE GAZETTE
★★★★★
«PHILIP SEYMOUR HOFFMAN CRÈVE L'ÉCRAN !»
ISABELLE MASSE, LA PRESSE

Philip Seymour Hoffman

capote

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE !

VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS	PARISIEN	STAROTÉ MONTREAL	EX-CENTRIS	PONT-VIAU 16
MAISON DU CINÉMA	SHERBROOKE	STAROTÉ STE-FOY	LE CLAP	
CINÉMAS AMO	LE FORUM 22	COLISEE KIRKLAND	CINÉMA DU PARC	CAVENDISH (Mail)
CHERIEUX OVERSISSEMENT	CARR. ANGRIGNON	DES SOURCES 10	COLOSSUS LAVAL	

VOYEZ LA BANDE-ANNONCE À WWW.CAPOTEFILM.COM

★★★★★

« Michel Bouquet, admirable, campe le personnage avec une finesse exceptionnelle. »
- Première

★★★★★
- Studio Magazine

FILM OBLIGE présente en coproduction avec AGAT FILMS & CIE

MICHEL BOUQUET JALIL LESPERT

LE PROMENEUR DU CHAMP DE MARS
UN FILM DE ROBERT GUEDIGUIAN

Il s'agit de la vie de GEORGES-MARC BENAMOU "LE DERNIER MITTERRAND" Editions Plan

À L'AFFICHE !

CINÉPLEX OVERSISSEMENT	QUARTIER LATIN	CINÉMA PINE
STE-ADELE		

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

★★★★★
- Rolling Stone

«... un film infiniment troublant et noir, rempli de mystères.»
- Martin Bilodeau, Le Devoir

«Le désir et le danger se tiennent par la main dans cette étude de personnages doublée d'un suspense chirurgical à la Hitchcock.»
- Gilles Carignan, Le Soleil

Philippe Carcassonne et Bruno Pesery présentent
BENOIT POELVOORDE
ISABELLE CARRÉ

ENTRE SES MAINS

UN FILM DE ANNE FONTAINE

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE !

EX-CENTRIS	CINÉMA Beauvilliers	MEGA-PLEX GUZZO	PONT-VIAU 16
	2395, Beaudouin E. 721-2050		

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS